L'INCONNU,

OU

MISANTHROPIE ET REPENTIR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Imitée du théâtre allemand de KOTZ-BUE,

PAR A. F. RIGAUD.

LUE, le 2 vendémiaire an 4, aux Comédiens Français, réunis au théâtre Feydeau, et reçue par eux le même jour.

Sic vos non vobis mellificatis, apes.
VIRGILII VITA.

Prix 1 fr. 50 c. et *franco*, 1 franc 90 c.

AA 7122

A PARIS,

CHEZ LAURENS JE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue S. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, n°. 32.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

AN VII.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

On trouve à la même adresse tous les livres dont on peut avoir besoin, et à bon compte, ainsi que les nouveautés suivantes :

Œuvres de Fr. Rivarol, 4 vol. in-12, et trois jolies figures, prix 5 fr., et 7 fr., franc de port.

Contenant : Isman, ou le fatalisme, histoire persanne, 2 vol. in-12, avec 2 jolies figures, 2 fr. 50 c.

Les Amours de Lysis et de Thémire, dans l'île de Délos, 1 vol. in-12, avec fig. 1 fr. 25 c.

Le quatrième volume contient : Guillaume le Conquérant, tragédie ; le Poëte emprunteur, comédie en un acte ; le poëme des Chartreux, en vers français et italien ; chansons, épigrammes, et plusieurs jolies pièces en vers.

Les trois premiers volumes se vendent séparément.

Amours (les) et histoire de Rose d'Amblainville, ci-devant religieuse de l'ordre de Citeaux, ou l'heureuse captivité, 1 v. in-18, jolie fig. 50 c. *franco* 75 c.

La vraie manière d'apprendre à parler, à lire et à écrire correctement la langue française, divisée en trois parties et enseignée en douze leçons ; ou nouveaux principes très-faciles de lecture, d'orthographe et de prononciation, autant à l'usage des étrangers qu'à celui de la jeunesse française, terminés par 35 quatrains, par ordre alphabétique, propres à inspirer le goût des devoirs et l'amour de la vertu, en faveur des écoles primaires, grand in-12, 75 cent. l'ex. et 7 fr. la douz. brochés ; et *franco*, 1 fr. et 10 fr. la douzaine.

SOUS PRESSE.

Géographie élémentaire, enrichie de l'histoire naturelle de divers pays, et précédée des principes de la sphère, avec cartes, grand in-12, prix 1 fr. *franco*, 1 fr. 50 c.

Principes raisonnés de la Langue latine, suivant la méthode de Dumarsais, in-12.

Esprit de Phèdre et de la Fontaine, in-12.

Ces trois Ouvrages sont du C. Sérane, instituteur.

Digitized by Google

PRÉFACE.

J'ai balancé long-tems à livrer cette Pièce à l'impression. En effet, un Ouvrage dramatique, qui n'a point été représenté, offre au public un si faible intérêt de curiosité ! Peut-être, cependant, ne sera-t-on pas fâché de comparer celui-ci avec le drame qui a fait couler les larmes de tout Paris.

D'ailleurs, quand on saura que je suis le premier qui ai traité ce sujet, qu'il y a environ quatre ans que l'*Inconnu* a été fait, que, le 2 vendémiaire an 4, il a été reçu avec enthousiasme par les Comédiens Français, réunis alors au théâtre Feydeau, que les rôles ont été acceptés par les premiers talens de cette aimable réunion; et qu'enfin, par une manœuvre, que je ne me permettrai pas de qualifier, *Misanthropie et Repentir* a été substitué à *l'Inconnu*; on me plaindra sans doute, on s'intéressera en ma faveur : et ce sera pour moi une consolation, qui adoucira du moins l'amertume des chagrins que j'ai éprouvés, et que j'éprouverai encore long-tems, à l'occasion de cet ouvrage.

Pour mieux mettre mes lecteurs au fait, je vais transcrire ici ma réclamation, qui a été insérée, le 3 nivose dernier, dans le n°. 24 du *journal des Théâtres*.

Au Rédacteur du Journal des Théâtres.

Citoyen,

« On se dispose à jouer très-incessamment, au

Digitized by Google

théâtre de l'Odéon, un drame en prose, intitulé : *Misanthropie* et *Repentir*, traduit de l'Allemand par un comédien nommé *Bursay*, et qui est mort actuellement. Séduit par l'intérêt et les situations touchantes de ce sujet, je me suis occupé, il y a environ quatre ans, à adapter cette pièce à la scène française ; je l'ai écrite en vers, et je me suis attaché à l'imiter plutôt qu'à la traduire, sous le titre de l'*Inconnu*.

» Le 2 vendémiaire an 4, j'ai fait lecture de mon Ouvrage aux Comédiens Français, réunis au théâtre Feydeau ; il a été reçu par eux : et je me rappelle, même avec plaisir, les larmes qu'il a fait répandre à la citoyenne *Contat*.

» Depuis cette époque, l'administration de la comédie française ayant passé successivement de mains en mains, il m'a été impossible, malgré tous mes efforts, d'obtenir la représentation de ma comédie.

» Comment donc se fait-il aujourd'hui que les Comédiens de l'Odéon, dont plusieurs étaient présens à ma lecture de Feydeau, préfèrent à mon Ouvrage, écrit en vers, une traduction en prose, d'un auteur mort, qui sans doute n'a pris d'autre peine que d'élaguer les trivialités allemandes ?

» Comment se fait-il que quelques artistes de ce même théâtre, avec qui je suis lié d'amitié, n'aient fait aucune réclamation en ma faveur ?

» Voici la solution de cette dernière question.

» Mes amis n'ont su que ce drame allait être représenté, qu'à l'instant où il a été répété,

Digitized by Google

appris, et sur le point d'être offert au public; et cette fois, *le secret de la comédie* a été gardé scrupuleusement.

» Je proteste, citoyen, qu'en vous adressant ces réflexions, je n'ai point l'intention de décrier l'ouvrage du comédien *Bursay*. Le sujet est si intéressant que d'avance je suis persuadé de sa réussite; mais comme je suis révolté de l'injustice qui m'est faite, comme d'ailleurs *l'Inconnu* peut être joué sur un des théâtres de cette commune, et que je ne suis pas bien aise d'être accusé de plagiat, je vous prie, de vouloir bien insérer ma lettre dans un de vos plus prochains numéros.

Salut et estime.

L'Auteur de L'INCONNU ».

C'est assez s'appesantir sur des détails qu'il était important pour moi de publier, mais qui, prolongés davantage, cesseraient peut-être d'exciter l'intérêt. Il ne me reste plus qu'à présenter quelques observations sur le fond de mon travail en lui-même.

Mon premier, mon plus grand soin, dans la composition de cette pièce, a été de me rapprocher, le plus possible, du genre de notre théâtre.

J'ai supprimé le rôle du *comte de Walberg*, parce que je l'ai regardé comme parasite, et entravant même la marche de l'action; il ne paraît presque jamais que pour dire des niaiseries; et dans l'ouvrage qui a été représenté, il a fallu tout le talent, et toute la gaîté du citoyen *Grandmesnil*

Digitized by Google

pour le faire supporter. D'ailleurs, est-il présumable qu'un homme de quarante ans, bien fort, bien vigoureux, tombe, se noie, dans le petit ruisseau d'un jardin anglais, et qu'il faille appeller du monde pour le secourir? La vraisemblance n'est-elle pas blessée de la manière la plus choquante? Je crois avoir paré à cet inconvénient, en supposant que le château, où la scène se passe, appartient à une veuve qui a une jeune fille de huit à dix ans, & que c'est cette jeune personne qui tombe dans l'eau. Ce changement m'a paru très-essentiel, puisque c'est sur l'histoire du pont chinois qu'est bâtie toute la fable de la pièce.

Il est étonnant que *Bursay* ait conservé ce rôle, puisqu'il fait dire à ce personnage : (Acte V, scène première) « Je me retire, persuadé que je vous suis au moins inutile ».

Dans la scène du troisième acte où *Eulalie*, que j'appelle *Léonore*, se découvre à madame *Volmour*, (c'est encor ainsi que je nomme ma veuve) je n'ai pas poussé, comme dans l'original, la déclaration jusqu'au bout; Léonore ne dit point qui elle est, elle ne raconte point sa faute toute entière, elle est prête à en faire l'aveu, mais elle est retenue par la honte, le remords qu'elle éprouve à dévoiler son fatal secret, même aux yeux d'une amie qui lui témoigne tant de bonté. La situation, prise ainsi, me semble plus vraie, plus naturelle; elle ne nuit pas d'ailleurs, ce qui n'est pas moins important, à l'effet de la reconnaissance des deux époux, au quatrième acte. J'ai donc cru devoir ne dire en ce moment que ce qui pou-

Digitized by Google

vait tenir le spectateur en suspens, éveiller la curiosité. Quoique ceci n'ait point été sensible à la représentation, je n'en regarde pas moins cette observation comme fondée.

On sera peut-être surpris que j'aie donné à cet Ouvrage le titre de comédie, mais la *Gouvernante*, mais *Mélanide*, mais presque toute les pièces de *la Chaussée* ne sont-elles point des drames? elles portent cependant le nom de comédie.

Un autre motif plus peremptoire qui m'a déterminé, le voici. L'Ouvrage de Kotz-Büe devait avoir une brillante réussite, on ne pouvait s'y méprendre. Il était à craindre que l'exemple d'un succès si prodigieux n'enfantât beaucoup d'imitateurs, qu'on ne négligeât la bonne comédie, la comédie de mœurs, la comédie nationale pour exploiter les mines étrangères. J'ai voulu en quelque sorte diminuer l'effet de cette dangereuse impulsion, et sur-tout endormir l'attention de nos infatigables dramaturges. Mais ce qui me rassure, c'est qu'on ne trouvera de long-temps un sujet comme *Misanthropie et Repentir*.

Enfin, j'ai mis cette pièce en vers parce que j'ai cru que, dans un sujet qui n'est point d'invention, il n'y avait aucune espèce de mérite à présenter au public une traduction bien prosaïque, bien languissante, où l'on parle plus qu'on ne veut, allemand en français.

Telle est la tâche que je me suis imposée, on jugera si elle est remplie.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

UN INCONNU.
LE MAJOR VALSHEN.
Madame VOLMOUR, veuve.
BERTRAND, intendant du château de Volmour.
BLAISE, son filleul.
LÉONORE, sous le nom de madame Latour.
TOBIE, vieux paysan.
FRANÇOIS, domestique de l'Inconnu, déja d'un certain âge.

La scène se passe en Prusse, dans le château de Volmour, à six ou sept lieues de Berlin.

On trouve à la même adresse.

LES DEUX VEUVES, comédie en un acte, en prose, du même auteur, représentée par les comédiens français du théâtre de l'Odéon, le 9 ventose an 7. Prix 75 c. *franco.* 1 fr.

Nous poursuivrons devant les tribunaux les Contrefacteurs et distributeurs, qui, au mépris de la propriété et des lois, vendraient des éditions contrefaites du présent Ouvrage, ainsi que les DEUX VEUVES.

A. F. RIGAUD. C. F. LAURENS jeune.

L'INCONNU,

Digitized by Google

L'INCONNU,

OU

MISANTROPIE ET REPENTIR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une contrée champêtre. Au fond de la scène, on aperçoit une cabane entourée de quelques arbres. En avant, sur la droite du spectateur, on voit également une autre cabane, devant laquelle est planté un vieux tilleul.

SCÈNE I.

BLAISE (*seul.*)

MORBLEU ! qu'on est heureux, quand on a de la tête !
Et mon parrain dira que je suis une bête !...
Si Blaise était si sot, ferait-il, chaque jour,
Quelque commission pour madame Latour ?....
C'est-là ce qui s'appelle une femme polie !
Je ne la vois jamais qu'elle ne me sourie.
-- Monsieur Blaise. -- Madame. -- En grâce, obligez-moi.
Vous avez de l'esprit. -- Certainement.... Je croi....
Madame s'y connaît. -- Tobie est sans ressource,
Veuillez bien, de ma part, lui porter cette bourse. --
J'y vole. -- Mais sur tout gardez-moi le secret. --
Madame connaîtra combien je suis discret. --
Puis d'un air grâcieux, louant ma complaisance,
Elle m'a protesté de sa reconnaissance.

Digitized by Google

A Tobie, il faut donc remettre cet argent,
Sans lui souffler le mot, ni pourquoi, ni comment;
Si mon parrain Bertrand savait cette nouvelle,
Lui qui ménage tant, qu'il se moquerait d'elle!

SCÈNE II.

L'INCONNU, FRANÇOIS.

(L'Inconnu paraît les bras croisés, la tête penchée; il s'arrête; quand il aperçoit Blaise, et le considère d'un air méfiant. Blaise est vis-à-vis de lui, et bâille; enfin, il le salue gauchement, et va dans la cabane de Tobie.)

L'INCONNU.

Qu'est ce jeune homme?

FRANÇOIS.

Il est filleul de l'intendant.

L'INCONNU.

Du château de Volmour?

FRANÇOIS.

Monsieur, précisément.

L'INCONNU.

Tu m'entretins hier soir....

FRANÇOIS.

Du bonhomme Tobie?

L'INCONNU.

Oui.

FRANÇOIS.

Vous ne disiez mot.

L'INCONNU.

Achève, je te prie.

FRANÇOIS.

Il est pauvre.

L'INCONNU.

Il le dit.... Ils se plaignent toujours.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Ces gens-là pour tromper ont souvent des détours.

L'INCONNU.

Justement.

FRANÇOIS.

Sans tromper, celui-là peut se plaindre!

L'INCONNU.

Pourquoi?

FRANÇOIS.

Cela se sent mieux qu'on ne peut le peindre.

L'INCONNU.

Le sot!

FRANÇOIS.

Un sot dont l'ame est sensible au malheur,
Vaut un sage glacé qui ne sent point son cœur.

L'INCONNU.

Mensonge.

FRANÇOIS.

Des bienfaits naît la reconnaissance.

L'INCONNU.

Mensonge.

FRANÇOIS.

Un bon office offre une jouissance,
Douce à qui le reçoit, plus douce à qui le rend.

L'INCONNU (*avec sentiment.*)

Maintenant tu dis vrai.

FRANÇOIS.

Vous êtes bienfaisant,
Vous, monsieur.

L'INCONNU.

Moi?

FRANÇOIS.

Cent fois, dois-je vous le redire,
J'ai vu....

L'INCONNU.

La bienfaisance est l'excès du délire.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Pour celui qui l'exerce, elle est pleine d'appas;
Les heureux que l'on fait....

L'INCONNU.

Sont toujours des ingrats.
A qui faire du bien?.... Quel homme le mérite?.....

FRANÇOIS.

Il est trop vrai.

L'INCONNU.

Pas un qui ne soit hypocrite.

FRANÇOIS.

On en trouve beaucoup qui cherchent à duper.

L'INCONNU.

S'ils semblent vertueux, c'est pour mieux vous tromper.

FRANÇOIS.

Il en est quelques-uns.... oui.... mais....

L'INCONNU.

Engeance humaine!

FRANÇOIS.

Tous les hommes....

L'INCONNU.

Sont faux, tous méritent ma haine.

FRANÇOIS.

Vous ne faites entr'eux?....

L'INCONNU.

Nulle distinction.
Cite-m'en donc un seul qui fasse exception.

FRANÇOIS.

Mais vous les obligez, malgré leur injustice.

L'INCONNU.

C'est pour moi, non pour eux, que je leur rends service.

FRANÇOIS.

Eh bien! du bon Tobie ayez pitié; monsieur,
Il est innocemment le jouet du malheur.

Digitized by Google

L'INCONNU (*à part.*)

Hélas! c'est comme moi.

FRANÇOIS.

Pour aider sa vieillesse,
Il n'avait qu'une fille, objet de sa tendresse.

L'INCONNU.

Il ne l'a plus? pourquoi?

FRANÇOIS.

Ne pouvant la nourrir,
Il la vit, malgré lui, contrainte de servir;
Comme elle était l'appui, le soutien de son père,
Ce vieillard est par-là réduit à la misère:
Malade, abandonné, sur la fin de ses jours,
Qui peut-il implorer pour trouver des secours?

L'INCONNU.

Il est à plaindre.

FRANÇOIS.

Oh! oui.... Si vous vouliez m'entendre....

L'INCONNU.

Quel service crois-tu que je puisse lui rendre?

FRANÇOIS.

S'il avait de l'argent, sa fille reviendrait.

L'INCONNU.

Je veux voir ce vieillard.

FRANÇOIS.

Vous serez satisfait.

L'INCONNU.

Mais s'il m'en imposait.

FRANÇOIS.

Monsieur, je vous l'assure,
Son ame simple et franche ignore l'imposture.

L'INCONNU.

L'homme est né si menteur!

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Trop malheureusement.

L'INCONNU.

Dans cette cabane?

FRANÇOIS.

Oui.

(L'Inconnu entre dans la cabane de Tobie.)

SCÈNE III.

FRANÇOIS *(seul.)*

C'est un homme excellent;
Il pratique le bien loin d'un monde frivole;
Mais on risque avec lui de perdre la parole.
Son caractère est bon, son cœur compatissant;
Il affecte un ton dur, un abord repoussant;
Jamais il n'aperçoit une figure humaine,
Qu'aussitôt contre nous il n'exhale sa haine:
Eh bien! qu'un malheureux réclame son appui,
Ce n'est plus le même homme, il obtient tout de lui.
Depuis plus de trois ans je suis à son service,
Et sur son compte, moi, je suis encor novice,
Je ne sais quel il est; misanthrope, c'est clair,
Il en a pour le moins le ton, le geste et l'air.
Quoiqu'il en soit pourtant, je ferais la gageure
Qu'il ne sortît pas tel des mains de la nature:
Défaut de son esprit et non pas de son cœur!.....

SCÈNE IV.

L'INCONNU, FRANÇOIS, BLAISE.

BLAISE *(à l'Inconnu sortant de la cabane.)*

On sait ce qu'on vous doit, passez devant, monsieur.

L'INCONNU.

Insensé!

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Quoi ! déjà votre visite est faite ?

L'INCONNU.

Qu'avais-je besoin là ?

FRANÇOIS.

Votre ame est satisfaite,
Et votre défiance est sans doute en défaut ;
Je l'avais bien prévu.

L'INCONNU.

J'ai trouvé ce nigaud.

FRANÇOIS.

Qu'a-t-il à se mêler de votre bienfaisance ?

L'INCONNU.

Avec le vieux Tobie il est d'intelligence ;
Si j'avais écouté ton avis imposteur,
Comme on les eût vu rire aux dépens de mon cœur !

FRANÇOIS.

Peut-être.

L'INCONNU.

J'en suis sûr.

FRANÇOIS.

Vous formez, ce me semble,
Un injuste soupçon.

L'INCONNU.

Que fesaient-ils ensemble ?

FRANÇOIS.

Pour l'apprendre d'abord, commençons l'entretien.
(*à Blaise.*)
L'ami, que faisiez-vous ?....

BLAISE (*d'un air finement bête.*)

Dans la cabane ?.... Rien.

FRANÇOIS.

Vous n'êtes pas entré pour rien dans la chaumière ?....

Digitized by Google

BLAISE (*de même.*)

Pour rien?..... et pourquoi pas? Je vous jure au contraire
Que je n'ai rien reçu.... Mais je vois le détour....
Non, vous ne saurez pas que madame Latour
M'a donné de l'argent pour remettre à Tobie.
Par ma foi, je ferais une belle folie;
Vous iriez aussitôt conter au tiers, au quart
Cette nouvelle-là.....

FRANÇOIS.

Quoi! c'est donc de sa part?....

BLAISE.

Sûrement.... mais sachez qu'en fait de confidence,
Personne, comme moi, ne montre de prudence;
Je me garderai bien de vous en sonner mot.

FRANÇOIS.

Comment donc?

BLAISE.

Non, monsieur, Blaise n'est pas si sot.

FRANÇOIS.

Cela se voit d'abord.

BLAISE.

Vous voudriez, je gage,
Sur un pareil secret en savoir davantage,
Et tous les beaux discours qu'on m'a fait en partant,
Ceux que j'ai répétés en rendant cet argent;
Mais je ne vous dirai pas plus qu'à ce brave homme,
Que madame Latour lui donne cette somme.
Peste, il ne faut pas faire une indiscrétion.

FRANÇOIS.

Vous agissez vraiment en habile garçon.
(*à l'Inconnu,*)
Vous venez de l'entendre, êtes-vous plus tranquille?

L'INCONNU.

Congédie au plutôt un pareil imbécille.

FRANÇOIS

Digitized by Google

FRANÇOIS (*à Blaise.*)

Enchanté d'avoir eu le plaisir de vous voir.

BLAISE.

Quoi! vous vous en allez?

FRANÇOIS.

Adieu, jusqu'au revoir.

BLAISE.

Mais.....

FRANÇOIS.

Madame Latour avec impatience,
Depuis long-temps sans doute attend votre présence.

BLAISE.

(*Il salue l'Inconnu, qui lui répond par un signe de tête.*)
(*à François.*)

Oh! diantre, j'oubliais..... serviteur..... sans adieu.

(*Bas à François, lui montrant l'Inconnu.*)

Il est fâché de voir que je jase si peu.
Veuillez bien m'excuser près de lui, je vous prie;
C'est que de babiller, je n'ai pas la manie.

FRANÇOIS.

Il y paraît.

(*Blaise sort en riant.*)

SCÈNE V.

Les précédens, excepté BLAISE.

FRANÇOIS.

Eh bien! n'avais-je pas raison,
Quand je vous reprochais votre étrange soupçon?
Pour vous convaincre enfin, que faut-il davantage?

L'INCONNU.

Belle preuve!

FRANÇOIS.

Monsieur.....

Digitized by Google

L'INCONNU.

Trève de bavardage....
Cette dame Latour, quelle est-elle, dis-moi?
Je la trouve par-tout, par quel hasard? pourquoi?.....
Je veux faire du bien..... déjà sa bienfaisance,
Tu le vois, sur la mienne, a su prendre l'avance.

FRANÇOIS.

Je vous l'ai déjà dit; à votre place, moi,
Je ferais connaissance avec elle.

L'INCONNU (*très-ironiquement.*)

Pourquoi
Ne dis-tu pas plutôt qu'il faut que je l'adore?

FRANÇOIS.

Je ne dis pas cela, non monsieur, mais encore
On cause ensemble; ici bien souvent je la vois.

L'INCONNU.

Moi, je la fuis toujours.

FRANÇOIS.

Elle est belle.

L'INCONNU.

François,
La beauté n'est qu'un masque.

FRANÇOIS.

Oh! bien, chez cette dame
Elle semble plutôt le miroir de son ame.
Ses bienfaits.....

L'INCONNU.

Ses bienfaits..... c'est pour en impc

FRANÇOIS.

Mais c'est aussi par trop vouloir vous abuser.

L'INCONNU.

Sur les femmes, François, j'ai su fixer mes doutes
L'extérieur, voilà ce qu'elles cherchent toutes.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Qu'importe le motif d'une bonne action?
Jugeons le résultat, et non l'intention.

L'INCONNU.

Non pas.

FRANÇOIS.

A ce sujet interrogez Tobie,
Et vous vous convaincrez que son ame attendrie
Ne songe qu'au bienfait qui prolonge ses jours.

L'INCONNU.

C'est assez; il se peut passer de mon secours,
Tant mieux.

FRANÇOIS.

Faut-il ici dire ce que je pense?
De madame Latour, l'active bienfaisance
Sans doute a soulagé ses plus pressans besoins;
Mais son âge, monsieur, exige d'autres soins.
Si quelqu'un lui faisait encor quelque largesse,
Il aurait près de lui, l'appui de sa vieillesse;
Oui, sa fille est pour lui l'unique, le vrai bien.

L'INCONNU.

Te tairas-tu?

FRANÇOIS.

Monsieur.....

L'INCONNU.

Je ne donnerai rien.
Tu montres bien du zèle à prendre sa défense:
Avec lui par hasard, es-tu de connivence?

FRANÇOIS.

Eh, quoi! pouvez-vous croire?...Ah! sans doute, monsieur,
Cet outrage n'est point dicté par votre cœur.

L'INCONNU (*lui tendant la main.*)

Pardonne-moi, François.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Volontiers.... pauvre maître!.....
Comme il faut que le monde, avant de faire naître
Dans un cœur aussi bon ce doute des vertus,
Se soit joué de vous!

L'INCONNU.

Il ne me trompe plus.
Laisse moi.

(*Il se jette sur un banc de gazon, et prend un livre.*)

FRANÇOIS (*le considérant.*)

Bon! voilà qu'il se remet à lire....
Depuis trois ans, je crois, je ne l'ai pas vu rire....
Tout paraît le gêner et le faire souffrir,
Pour lui dans la nature il n'est plus de plaisir;
Les ennuis, les dégoûts et la misantropie,
Semblent seuls occuper les instans de sa vie.
Qu'en peut-il résulter? un suicide..... Au moins
A quelque être vivant, s'il prodiguait ses soins!
S'il cultivait des fleurs!.... mais non, rien ne le touche,
Il lit, et voilà tout.... Quand il ouvre la bouche,
C'est toujours pour lancer, dans son profond chagrin,
Une imprécation contre le genre humain.

SCÈNE VI.

Les précédens, le VIEILLARD (*sortant de sa cabane.*)

LE VIEILLARD.

Après un temps si long, quelle volupté pure
De pouvoir à loisir contempler la nature!
J'allais presque oublier, ivre de mon bonheur,
Que j'en dois rendre grâce à son divin auteur.

(*Il ôte son bonnet, se met à genoux, et prie; l'Inconnu laisse tomber son livre, et reste attentif.*)

Digitized by Google

FRANÇOIS (*à l'Inconnu.*)

Ce vieillard a bien peu de bonheur en partage ;
Voyez, à Dieu pourtant il offre son hommage.

L'INCONNU.

C'est le perfide espoir qui l'aveugle.

FRANÇOIS.

Eh ! tant mieux ;
Espérer, c'est déjà commencer d'être heureux.
(*Au Vieillard qui s'est approché.*)
Brave homme, permettez que je vous félicite,
Vous êtes bien portant.

LE VIEILLARD.

De mes maux je suis quitte ;
D'un cœur compatissant les généreux secours
Encor de quelques ans ont prolongé mes jours.

FRANÇOIS.

Mais vous voilà bientôt au bout de la carrière ?

LE VIEILLARD.

Il est vrai, je suis vieux ; hé ! bien, monsieur, qu'y faire !
Le reste du chemin que je dois parcourir
Ne peut me présenter que bien peu de plaisir,
Je le sais... mais qu'importe ? il est une autre vie.
Mon sort, me direz vous, est peu digne d'envie ;
La mort m'assurerait un éternel repos,
Je pourrais y trouver la fin de tous mes maux :
Eh ! pourquoi murmurer contre ma destinée ?
Pouvoir jouir encor d'une belle journée,
A soixante et dix ans recouvrer la santé,
Que faut-il donc de plus à mon cœur enchanté ?
Non, monsieur, non, ce n'est qu'après la maladie
Qu'on peut sentir vraiment tout le prix de la vie.
Je compte un mois depuis que mes débiles yeux
Ne se sont point ouverts à la clarté des cieux ;

Digitized by Google

Oh ! qu'aujourd'hui pour moi ce spectacle a de charmes !
J'en suis si pénétré que j'en verse des larmes.
Quel jour délicieux pour mon sensible cœur!
Vous ne concevez pas l'excès de mon bonheur.

FRANÇOIS.

L'Homme est bientôt lassé de cette jouissance.

LE VIEILLARD.

D'accord; mais le vieillard, beaucoup moins qu'on ne pense.
A mon âge on devient avare du plaisir,
On jouit rarement, afin de mieux jouir,
C'est sur-tout sa santé que l'on économise,
Et tenez, s'il vous faut parler avec franchise,
Non, personne, jamais, n'a plus souffert que moi,
Je souffre encor; hé! bien, je suis de bonne foi,
Peut-être vous allez me taxer de folie,
Avec regret pourtant je quitterais la vie.
Quand mon père mourut, ma foi, depuis ce temps,
Il s'est bien écoulé peut-être quarante ans,
J'avais de la santé, de la force en partage,
Je pris femme et j'étais heureux dans mon ménage;
De cinq enfans que j'eus, la mort m'en ravit deux,
Je résistai pourtant à ce malheur affreux,
La famine survient, ma femme avec courage
M'aide à la supporter... à la fleur de son âge,
Quatre ans après au plus le ciel me l'enleva,
Et de mes cinq enfans ma fille me resta.
Tant de coups à la fois portés à ma tendresse,
M'accablèrent long-temps du poids de la tristesse.
J'eus peine à revenir de mon abattement;
Mais enfin j'éprouvai quelque soulagement:
Le temps guérit mes maux, je pris goût à la vie,
Ma fille grandissait et devenait jolie...
Bientôt il me fallut quitter ce cher enfant,

Digitized by Google

Son travail et le mien était insuffisant
Pour nos besoins communs ; pénible sacrifice !
Elle m'abandonna, pour se mettre en service.
Je ne travaille plus, et jusques à ce jour,
Je serais mort de faim sans madame Latour.

FRANÇOIS.

Et vous trouvez encor du plaisir dans la vie !

LE VIEILLARD.

Pourquoi non ? n'ai-je pas une fille chérie ?

FRANÇOIS.

Mais si vous la perdiez....

LE VIEILLARD.

Un aussi grand malheur
Me causerait sans doute une vive douleur,
L'existence pourtant me serait encor chère.
Mon bon monsieur, voyez cette antique chaumière,
C'est là que je naquis, que je fus élevé,
Voyez ce vieux tilleul par mes soins cultivé,
Mon père le planta le jour de ma naissance,
Apprenez qu'avec moi cet arbre prit croissance,
J'ai de plus un ami, mon chien, mon vieux sultan,
Qui ne m'a jamais fait qu'un accueil caressant.

FRANÇOIS.

Quoi ?...

LE VIEILLARD.

Sans doute, monsieur, si vous voulez en rire,
Cela vous est permis ; mais je dois vous le dire :
Parmi tous les amis que j'ai faits jusqu'ici,
C'est peut-être le seul qui ne m'ait pas trahi.
Je suis toujours l'objet de sa sollicitude,
Il devine ma joie ou mon inquiétude
Dans un de mes regards ; je me souviens qu'un jour,
Où je fus visité par madame Latour,

Digitized by Google

Le vieux sultan grondait : -- Eh ! pourquoi, me dit-elle,
Garder cet animal ? -- Il est tendre et fidelle,
Répliquai-je, avec lui je suis accoutumé ;
Si je m'en défaisais, par qui serais-je aimé ?

FRANÇOIS (*à l'Inconnu.*)

Avez-vous entendu tout ce qu'a dit Tobie ?
Comme il brave le sort !

L'INCONNU (*après une pause.*)

Vas porter, je te prie,
Ce livre à la maison..... (*François sort.*)

SCÈNE VII.

Les précédens, excepté FRANÇOIS.

L'INCONNU, (*à Tobie.*)

Cà, dis-moi sans détour,
Combien as-tu reçu de madame Latour ?

LE VIEILLARD.

Ah ! monsieur, j'ai reçu de sa bonté touchante,
De quoi voir approcher l'hiver sans épouvante !

L'INCONNU.

Rien de plus ?

LE VIEILLARD.

A quoi bon ?... Il est vrai, je pourrais
Rappeler près de moi l'objet de mes regrets,
Ma fille.... Mais hélas ! si cette digne femme
N'a pas fait plus pour moi (je connais bien son ame),
Elle ne l'a pas pu.

L'INCONNU (*lui remet une bourse, et se sauve.*)

Tiens.

LE VIEILLARD.

Qu'est-ce que cela ?
(*Il ouvre la bourse et la trouve remplie d'or.*)
De l'or ?... Mon cher monsieur... Ah ! combien en voilà !
(*Il se découvre, et lève un moment les yeux au ciel.*)

SCÈNE

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LE VIEILLARD, FRANÇOIS.

LE VIEILLARD (*va au-devant de lui.*)

Vous voyez... lorsqu'en dieu l'on met sa confiance,
On ne manque jamais de trouver assistance.

FRANÇOIS.

Eh! qui donc vous a fait un semblable présent?

LE VIEILLARD.

Votre bon maître.

FRANÇOIS.

Lui?

LE VIEILLARD.

Lui, vous dis-je à l'instant.
Puisse le ciel un jour payer sa bienfaisance!

FRANÇOIS.

Nous y voilà? quel homme!.. ah! vraiment plus j'y pense,
Plus je suis pénétré de vénération:
Me renvoyer pour faire une bonne action!

LE VIEILLARD.

Echappant aux transports de mon ame attendrie.
Il ne veut pas non plus que je le remercie.

FRANÇOIS.

Que ce trait me peint bien la bonté de son cœur!
Oui, c'est bien là mon maître.

LE VIEILLARD.

A présent, chèr monsieur,
Je me rends à la ville... ah! dieu, le doux voyage!
Je vais courir autant que le permet mon âge,
C'est pour revoir ma fille... ô bonheur! ô plaisir!
Enfin dans ma cabane, elle va revenir,
Je pourrai donc encor jouir de sa tendresse!
Pour cet enfant chéri, quelle vive alégresse!

Digitized by Google

Il est dans le village un jeune et beau garçon
Qu'elle aime... vous sentez la satisfaction
Que je vais ménager à son ame sensible;
Vous exprimer ma joie, oh! ce n'est pas possible.
O ciel! il est donc vrai qu'un moment de bonheur
Suffit pour effacer un siècle de douleur.
Adieu, monsieur, je parts, sans revoir votre maître,
Je vous charge pour moi de lui faire connaître
Cette ivresse où je suis, ces transports que je sens,
Ils lui seront plus chers que mes remercîmens.
Je vais donc t'embrasser, ô ma chère Clémence!

(*Il sort.*)

FRANÇOIS, *seul*

Qu'il est doux de sécher les pleurs de l'indigence!

ACTE SECOND.

La scène se passe dans un appartement du château.

SCÈNE I.

LÉONORE, *seule*, (*une lettre à la main.*)

QUI, moi? moi; gouvernante au château de Volmour!
Moi, cachée en ces lieux sous le nom de Latour!
Chaque jour être en proie à ma douleur profonde,
Quand je devrais jouer un rôle dans le monde!...
Envain sur le passé je prétends m'étourdir,
Jouit-on du présent quand on craint l'avenir?
Dans le bruit des cités, aux champs, dans le silence,
Le coupable est par-tout avec sa conscience....
Mais ouvrons cette lettre; ô comble de douleur!
On arrive aujourd'hui pour surcroît de malheur.

Digitized by Google

Je ne pourrai donc plus m'abandonner aux larmes,
Sans qu'on veuille aussi-tôt connaître mes alarmes:
Que dis-je? il me faudra, dévorant mes chagrins,
Montrer à tous les yeux un front calme et serein.
Si madame Volmour, cette veuve estimable,
Venait à soupçonner combien je suis coupable!
Si d'elle mon secret un jour était connu!...
Qu'il est affreux d'avoir outragé la vertu!

SCÈNE II.

LÉONORE, BLAISE.

BLAISE.

Je vous retrouve enfin; mais ce n'est pas sans peine,
Tel que vous me voyez, je suis tout hors d'haleine.

LÉONORE.

Je suis surprise au fait d'un aussi prompt retour.

BLAISE.

Oh! c'est affaire à moi, j'ai bientôt fait un tour,
N'est-il pas vrai? j'ai su m'arranger de manière
Que j'ai de plus causé pendant une heure entière;

LÉONORE.

Causé?... mais vous avez sans doute été discret,
Je vous avais prié de garder le secret.

BLAISE.

Soyez tranquille, allez; j'ai dit au vieux Tobie
Qu'il ne devait jamais apprendre de sa vie,
Que tout cet argent-là venait de votre part.

LÉONORE.

Monsieur Blaise, à ravir.

BLAISE

Moi, je suis un gaillard
Qui sait bien, que sur-tout en fait de confidence
Il est très-important d'avoir de la prudence;

Digitized by Google

Je connais tout le prix de la discrétion.
Savez-vous qui j'ai vu près de Tobie? ... oh! non;
Vous ne le savez pas; c'est l'Inconnu, lui-même,
Tobie était vraiment dans une joie extrême;
J'ai soupçonné sans peine à son air gai, content,
Que l'étranger aussi lui donnait de l'argent.

LÉONORE.

Blaise, le bon Vieillard est-il encore malade?

BLAISE.

Ce matin, il doit faire un tour de promenade.

LÉONORE.

Le brave homme! tant mieux.

BLAISE.

Il répete par-tout
Que c'est à vous qu'il est redevable de tout.
Il veut venir, malgré sa faiblesse et son âge,
D'un cœur reconnaissant vous présenter l'hommage.

LÉONORE.

Voulez-vous m'obliger encore? dites-lui
Que je n'ai pas le temps de le voir aujourd'hui,
Que je suis très malade, ou bien que je repose...
Pour l'écarter enfin, inventez quelque cause,
Tout ce que vous voudrez.

BLAISE.

Je sais un bon moyen,
Il n'a qu'à s'approcher, il ne risquera rien.

LÉONORE.

Quelque soit ce moyen, Blaise, je vous supplie,
Ne faites aucun mal à ce pauvre Tobie;
Il faut toujours savoir respecter le malheur,
Entendez-vous, c'est-là le devoir d'un bon cœur.

BLAISE.

Oh! mon dieu! je n'ai point un mauvais caractère,
Moi, d'abord je ferai ce qui pourra vous plaire!

Digitized by Google

SCÈNE III.

Les précédens, BERTRAND.

BERTRAND.

Très-humble serviteur à madame Latour.
Tout à l'heure on m'a dit, quand j'étais dans la cour,
Que vous me demandiez; vous êtes bien portante?
Oui; tant mieux : vous avez quelque chose importante
A me communiquer? j'en suis presque certain,
Sans doute on vous écrit du nouveau de Berlin,
Oh! oui, parbleu! c'est-là qu'il se passe des choses...
Des choses d'importance, et j'en sais bien les causes;
J'ai des lettres aussi de mes correspondans.

LÉONORE.

Vous en avez par-tout; ce sont d'habiles gens.

BERTRAND, (*d'un air capable.*)

Mais si l'on veut avoir quelque prépondérance,
Il faut entretenir une correspondance
Avec l'Europe, au moins.

LÉONORE.

Savez vous aujourd'hui
Ce qui doit se passer de remarquable ici?

BERTRAND (*fait signe à Blaise de se retirer, celui-ci s'en va de mauvaise humeur.*)

De remarquable ici? mais rien de conséquence.

LÉONORE.

Quoi? vos correspondans?...

BERTRAND.

Vous plaisantez, je pense.

LÉONORE.

Bertrand, madame arrive aujourd'hui.

BERTRAND.

Quoi? comment?

Digitized by Google

LÉONORE.

Quel est donc le sujet de votre étonnement?
Elle arrive vous dis-je, avec monsieur son frère.

BERTRAND.

Qui? le major, Valshein? cette tête légère;
Madame, près du sexe, il est très-dangereux;
Parions que de vous il devient amoureux....
Mais je n'en reviens pas; en sa propre personne
Madame vient ici, sans que je le soupçonne!...
(*Il appelle.*)
Blaise!... quel embarras?... avec son frère, encor!
Blaise! moi, j'aurai beau faire plus d'un effort,
Blaise!... tout est ici dans un désordre horrible...
De les bien recevoir, il m'est presque impossible;
Si seulement hier j'eusse été prévenu!...
Blaise... Blaise... ô bon dieu!... Blaise, arriveras-tu?
Avoir si peu de temps me met mal à mon aise...

SCÈNE IV.

Les précédens, BLAISE.

BLAISE (*arrivant doucement,*)

Qu'avez-vous à crier? eh! bien, le voilà, Blaise.

BERTRAND.

Il te faut au plutôt rassembler tous les gens;
Commande-leur sur-tout d'être bien diligens;
Madame arrive.

BLAISE.

Vrai?

BERTRAND.

Ce n'est point bagatelle,
C'est ici que tu dois faire preuve de zèle;
Vas, cours, dis à Martin qu'il nous faut un chevreuil.

Digitized by Google

BLAISE.

A Martin, dites-vous? celui qui n'a qu'un œil?

BERTRAND.

A Jacques qu'il ait soin de tuer deux volailles;
Au sommelier François qu'il perce trois futailles:
Dis à Jean de pêcher un brochet dans l'étang;
A Babet d'essuyer dans tout l'appartement;
A la jeune Lison de nettoyer les glaces:
Que madame par-tout puisse mirer ses graces....
Ne vas pas oublier d'avertir Fortuné
Qu'il frise ma perruque avant le déjeuné.
(*Blaise sort.*)

SCÈNE V.

Les précédens, excepté BLAISE.

BERTRAND.

Je ne vois rien de plus, oui... j'ai tout dit à Blaise.

LÉONORE.

Il faut que tout le monde ici soit à son aise.

BERTRAND.

Sans doute il conviendrait (et c'est mon embarras)
De bien battre, avant tout les lits et les sophas.

LÉONORE.

Je voulais vous le dire.

BERTRAND (*avec importance.*)

On sait ce qu'on doit faire,
Mais dans ce moment-ci, j'ai bien une autre affaire;
Et tous mes fruits qui sont dans l'appartement bleu
Comment les transporter? cela n'est point un jeu.

LÉONORE.

Pour un homme d'esprit, un rien vous embarrasse.

BERTRAND.

C'est bien facile à dire, indiquez-moi, de grace,
Une chambre à donner à monsieur le Major.

Digitized by Google

LÉONORE.

Que ne le logez-vous au premier corridor?

BERTRAND.

Madame, c'est fort bien... oui, mais pour l'ordinaire,
Je loge en cet endroit monsieur le secrétaire.
Madame, il est bien vrai, ne s'en sert pas souvent,
Elle écrit tout au plus, quatre lettres par an....
De cent projets divers ma tête est obsédée....
Attendez... attendez... il me vient une idée...
Cependant.. pourquoi pas?.. oh! oui... l'avis est bon..
M'y voici; j'ai trouvé la petite maison
Où nous pourrons loger monsieur le secrétaire.

LÉONORE.

Où donc?

BERTRAND.

Au bout du parc, c'est bien-là notre affaire.

LÉONORE.

Mais c'est dans cet endroit qu'habite l'Inconnu.

BERTRAND.

Il s'en ira, ma foi, tout comme il est venu.

LÉONORE.

Ce n'est pas juste.

BERTRAND.

Il faut qu'il en sorte sur l'heure.

LÉONORE.

Vous avez consenti qu'il fît là sa demeure.

BERTRAND.

Il est vrai.

LÉONORE.

Dites-moi, vous fait-il aucun tort?
N'a-t-il pas bien payé jusqu'à présent?

BERTRAND.

D'accord,

Et

Digitized by Google

Et cela ne nuit pas à la pauvre intendance ;
Mais je vais en deux mots dire ce que je pense.
Me donnât-il encor mille fois plus d'argent,
Son ton mystérieux me rend très-mécontent.

LÉONORE.

Vraiment ?

BERTRAND.

En vain, depuis qu'il vit dans la retraite,
A savoir ce qu'il est, je me casse la tête ;
De Russie, il est vrai, j'ai reçu des avis,
Portant qu'un espion s'arrête en ce pays,
Et suivant la façon dont on le fait connaître...
Tenez, je gagerais...

LÉONORE.

Cela pourrait bien être...
Non, laissez en repos ce paisible étranger,
Mon cher monsieur Bertrand ; pourquoi le déranger ?
Je ne le connais pas ; toujours à mon approche
Il fuit, mais on ne peut lui faire aucun reproche ;
C'est un homme estimable... Il paraît malheureux...
Et vit fort tranquille.

BERTRAND.

Oui.

LÉONORE.

Son cœur est généreux.

BERTRAND.

Je n'en disconvients pas.

LÉONORE.

Il ne gêne personne.

BERTRAND.

Oh ! la chose est certaine.

LÉONORE.

Il a l'ame si bonne

Digitized by Google

Qu'il appréhenderait d'offenser un enfant,
Voilà ce qu'on en dit.

BERTRAND.

Madame, assurément.

LÉONORE.

Eh! bien, que pouvez-vous exiger davantage?
Que voulez-vous de plus?

BERTRAND.

Ce que je veux? J'enrage
De n'avoir point encor deviné son secret;
Jugez, moi, qui sais tout, ignorer ce qu'il est!
Je l'aurais fait jaser s'il était abordable,
mais il parle si peu que c'est insuportable.
Quand je lui dis bon jour, il dit: « portez-vous bien. »
J'ai voulu plusieurs fois entamer l'entretien.
» Il fait, disais-je, il fait le plus beau tems du monde.
— Oui. » Monsieur, nous aurons une moisson féconde.
— Oui. » Les arbres déjà commencent à verdir.
— Oui. » De se promener monsieur fait son plaisir?
— Oui. » Peste! avec ses *oui*, je l'enverrais au diable.
Non, mais, c'est qu'il n'est rien de plus désagréable
Que de questionner et de ne rien savoir.
Il le faut éprouver, pour le bien concevoir;
Tel maître, tel valet; c'est tout comme une souche,
Moins que son maître encor cet homme ouvre la bouche,
Après l'avoir au moins interrogé cent fois,
J'ai découvert enfin qu'il s'appelle François.
Ceci cache entre nous quelque important mystère,
C'est comme vous.

LÉONORE.

Comment?

BERTRAND.

Vous avez beau vous taire.

Digitized by Google

LÉONORE.

Que voulez-vous donc dire ?

BERTRAND.

A parler sans détour ;
C'est un nom supposé que celui de Latour.
Depuis cinq ans madame ici vous a placée.
Mais d'où ? pourquoi ? comment ? Je cherche en ma pensée,
Rarement on échappe à mon œil pénétrant...
Soyez de bonne foi ; n'est-il pas vrai ?

LÉONORE.

Bertrand...

BERTRAND.

Tout se découvrira, moi, j'en fais mon affaire.

LÉONORE.

Madame ce matin arrive dans sa terre,
Il faudrait y songer.

BERTRAND.

Ce que c'est que de nous !
Je l'avais oublié ; madame, voyez-vous,
Combien autour de soi de dangers peuvent naître
Quand on ne connaît pas les gens qu'on veut connaître.

(Léonore sort.)

SCÈNE VI.

BERTRAND, *seul.*

Il faut en convenir, ce qui se passe ici
Est capable vraiment de donner du souci ;
Un inconnu qui vient me demander asyle,
Qui tout au bout du parc choisit son domicile ;
Là, dans une chaumière, avec un seul valet,
Il paraît s'entourer du plus profond secret.
Mais pour moi voici bien encore une autre épreuve ;
Très-peu de tems, après que madame fut veuve,

Digitized by Google

Moi, l'honnête intendant du château de Volmour;
On me fait surveiller par madame Latour.
Quelle est donc cette femme? on ne sait; mais j'augure
Qu'elle vient en ces lieux cacher quelque aventure;
Oui, oui, j'en suis certain, ses manières, son ton,
Tout sert à confirmer mon trop juste soupçon:
Je crains bien que jamais l'énigme ne s'explique...
Je me souviens qu'avant d'aller en Amérique,
Une amie à madame, en la lui présentant,
Lui dit de la traiter avec ménagement,
De ne jamais chercher à connaître un mystère
Que madame Latour ne pourrait que lui taire;
Mais tandis que mon tems se passe à babiller,
On pourrait bien venir... Allons nous habiller.

(Il est près de sortir.)

SCÈNE VII.

BERTRAND, LE MAJOR VALSHEN, BLAISE.

BLAISE *(accourant.)*

C'est monsieur le major.

BERTRAND *(se redressant d'abord, puis se confondant en révérences.)*

Puis-je avoir l'avantage,
D'oser vous présenter mes respects, mon hommage.
C'est un trop grand honneur sans doute pour Bertrand;
Mais il bénit cent fois, le jour, l'heure et l'instant,
Où ses yeux enchantés jouissent de la grace
De connaître, de voir, d'admirer face-à-face
Le frère si chéri d'une estimable sœur.

BLAISE *(singeant Bertrand.)*

D'une estimable sœur.

LE MAJOR *(à part.)*

Quel sot complimenteur!

Digitized by Google

(*haut.*)

Mon cher monsieur Bertrand, s'il faut que je le dise,
En voilà trop, parlez avec plus de franchise;
Je vous suis obligé de tous vos sentimens,
Mais, de grâce, avec moi laissez les complimens.

BERTRAND.

Ah! monsieur le major, à mes dépens s'amuse;
Mais, quoique campagnards, daignez-nous faire excuse,
On sait qu'il ne faut pas manquer à son devoir,
On n'a pas tous les jours le plaisir de vous voir.

LE MAJOR.

Oh! nous aurons le temps de faire connaissance,
Je reste ici trois mois.

BERTRAND.

Quelle heureuse assurance!
Quoi! monsieur le major demeurer en ces lieux!
C'était depuis long-temps l'objet de tous mes vœux.
A la joie, au plaisir, souffrez que je me livre,
Bertrand va d'aujourd'hui commencer à bien vivre...
Monsieur me dira-t-il si madame Volmour
Reçoit exactement les journaux chaque jour,
Le courier du Bas-Rhin, la gazette de Leyde?
C'est-là contre l'ennui qu'on trouve un sûr remede;
Cela forme d'ailleurs, le style en est si beau!...
Le monde politique offre-t-il du nouveau?

LE MAJOR (*se promenant d'un air ennuyé.*)

Je commence à sentir que j'eusse été plus sage
De n'avoir pas autant avancé mon voyage;
S'ennuyer sur la route, ou s'ennuyer ici,
C'était indifférent.

BERTRAND.

J'ai beaucoup de souci

Digitized by Google

De ne pas posséder l'art heureux de vous plaire;
Je suis vraiment fâché de ne pas vous distraire....
Où madame Latour est-elle en ce moment?
Son entretien pour vous aurait plus d'agrément;
Je vais vous l'envoyer : j'en suis certain d'avance,
Vous me remercîrez de cette connaissance.

LE MAJOR.

Quelle femme est-ce?

BERTRAND.

Moi, je ne vous dirai point;
Tous mes correspondans se taisent sur ce point.
C'est très-inquiétant... une chose constante
C'est que de la maison elle est la gouvernante;
Gouvernante qu'il faut traiter avec respect.
En elle, franchement tout me paraît suspect.
Cette femme *primò*, pour servir n'est pas née,
Secundò, je croirais qu'elle fut entraînée....
Mais je l'entends... je cours pour lui faire savoir
Que monsieur le major desire fort la voir.

LE MAJOR.

Ne vous dérangez pas, Bertrand, je vous conjure.

BERTRAND.

Comment? c'est un plaisir pour moi, je vous assure.
Trop heureux mille fois de prouver à monsieur
Que je suis en tout temps son humble serviteur.

BLAISE.

Son humble serviteur.

(Ils sortent en faisant beaucoup de révérences.)

SCÈNE VIII.

LE MAJOR (*seul.*)

Pour comble de misère,
Je vais avoir affaire à quelque douairière,

Digitized by Google

Dont l'éternel babil va m'impatienter ;
Oh ! d'arriver ici pourquoi tant me hâter ?

SCÈNE IX.

LE MAJOR, LÉONORE.

(*Léonore en entrant fait une révérence très-décente.*)

LE MAJOR (*à part.*)

Mais non, parbleu!... que vois-je ? une femme charmante,
Son aspect enchanteur surpasse mon attente...
(*haut.*)
Madame, en arrivant, serais-je assez heureux
Pour vous faire agréer mon hommage et mes vœux ?

LÉONORE.

Je dois me réjouir de connaître le frère
De celle à qui je dois mon bonheur sur la terre.

LE MAJOR.

Ce titre est précieux, madame, assurément ;
Mais si l'on vous connaît, il n'importe comment.
(*à part.*)
A la voir seulement, j'éprouve mille charmes.
(*haut.*)
Pour goûter désormais un bonheur sans alarmes
Vous savez que ma sœur se fixe dans ces lieux.

LÉONORE.

(*avec embarras*) (*se remettant.*)
Comment ?..... que sa présence ici fera d'heureux !

LE MAJOR.

Pourvu que ce projet puisse toujours lui plaire !

LÉONORE.

Au cœur libre et content la solitude est chère.

LE MAJOR.

Je suis sûr que pour vous elle est pleine d'appas.

Digitized by Google

LÉONORE.

Vous voulez me flatter.

LE MAJOR.

Non, je n'en doute pas....
Madame, pardonnez ma demande indiscrette....
Depuis quand vivez-vous dans cette humble retraite?

LÉONORE.

Depuis trois ans, monsieur.

LE MAJOR.

Sans nulle volonté
De rendre tant d'attraits à la société.

LÉONORE.

Jamais je n'y songeai.

LE MAJOR.

Comment donc? à votre âge?...
Cela dénoterait un cœur un peu sauvage,
Ou j'aime mieux le croire un esprit élevé
Dès vos plus jeunes ans avec soin cultivé.....
Heureux qui peut ainsi se suffire à soi-même!

LÉONORE (*avec sentiment.*)

Non, ce n'est plus qu'aux champs qu'est le bonheur suprême.

LE MAJOR.

Je compterais au rang de mes plus doux plaisirs
Celui d'être témoin de vos charmans loisirs.

LÉONORE.

Le temps, quand on s'est fait une façon de vivre,
Roule comme un torrent que l'on a peine à suivre.
Un jour ressemble à l'autre; aujourd'hui le matin
Est en tout point semblable à celui de demain.
On se trouve souvent au bout de la semaine
Que l'esprit occupé s'en apperçoit à peine;
De s'ennuyer, jamais on n'a l'occasion,
Chaque heure a son plaisir, son occupation.

Quelquefois

Digitized by Google

Quelquefois, quand le jour vient à peine d'éclore,
Je me rends dans les champs pour saluer l'aurore;
A son premier réveil, que le soleil est beau!
C'est toujours pour mes yeux un spectacle nouveau.
Au dieu qui le créa, j'adresse mon hommage,
Je reviens déjeuner à l'ombre du feuillage;
La pureté du ciel, le concert des oiseaux,
Le doux parfum des fleurs, le murmure des eaux,
Tout porte le plaisir dans mon ame attendrie....
Quel bruit vient me tirer de ma mélancolie?...
C'est un nombreux troupeau; le berger matinal
Me souhaite en passant un bon jour amical,
Sa naïve gaîté sur son front se déploie,
Involontairement je partage sa joie;
Tout se meut, tout agit, tout montre le bonheur,
Non, jamais on n'a vu rien de plus enchanteur.
Ce spectacle m'attache au moins une grande heure,
Je regagne à pas lents ma modeste demeure.
Je vaque à mes travaux sans peine, sans souci,
Je viens de commencer, il est déjà midi....
Le soir, je porte ailleurs mes pas, mes rêveries;
Je visite le parc; je vais dans les prairies;
J'ai soin de mes oiseaux; j'arrose mes bouquets;
De mon souper frugal le jardin fait les frais;
Et tout en attendant que son heure s'avance,
Des enfans du hameau je contemple la danse.

LE MAJOR.

Ce sont-là de l'été les charmes les plus doux,
Mais les tristes hivers, comment les passez-vous?

LÉONORE.

Des ennuis de l'hiver faussement on s'alarme;
Quel plaisir, quand, alors, la grêle fait vacarme,

Digitized by Google

Quand l'oreille effrayée entend siffler le vent
D'être auprès d'un bon feu dans son appartement.
Si l'on connaît alors l'excès de la froidure,
C'est pour mieux savourer une volupté pure;
Celle d'être à l'abri des injures du temps.
Mais il est un moyen d'embellir ses instans;
Un secret d'embellir sa triste solitude,
C'est de lire beaucoup, de vaquer à l'étude;
On attend aisément dans un si doux loisir
Qu'avec lui le printemps ramène le plaisir.

LE MAJOR.

Mais lorsque nous voulons quelquefois nous distraire,
Une société nous devient nécessaire.

LÉONORE.

Aussi je vois souvent les femmes du hameau,
Et je ne puis les voir sans un plaisir nouveau;
Une franche gaîté, beaucoup de bonhomie,
C'est ce qu'apporte ici toute la compagnie;
On raconte une histoire, on chante une chanson,
Chaque musicien détonne à l'unisson.
Là, se donne souvent bien plus d'un avis sage,
Quelquefois on m'instruit des détails du ménage,
J'écoute les conseils de tous ces braves gens,
Qui, s'ils manquent d'esprit, sont remplis de bon sens,
Je les consulte même, et cette confiance
M'attire de leur part beaucoup de déférence.

LE MAJOR.

Il n'est pas étonnant de goûter le bonheur,
Quand on sait exprimer du miel de chaque fleur.

(Léonore soupire involontairement.)

Digitized by Google

SCÈNE X.

Les précédens, BLAISE, LE VIEILLARD *(un peu après.)*

BLAISE *(tout essouflé.)*

Je ne puis l'arrêter, c'est pis qu'une furie,
Il est sur l'escalier.

LÉONORE.

Qui donc ?

BLAISE.

Le vieux Tobie.

(Blaise va à la porte pour empêcher le vieillard d'entrer, mais celui-ci entre de force ; Blaise s'en va.)

SCÈNE XI.

Les précédens, excepté BLAISE.

LE VIEILLARD.

Il faut... ô ciel ! il faut... oui...

LÉONORE.

Je n'ai pas le temps.

LE VIEILLARD.

Monsieur sera témoin de mes remercîmens.

LE MAJOR.

Que veut-il ?

LE VIEILLARD.

Ah ! monsieur, cette femme sensible
A fait cesser mes maux.

LÉONORE *(au vieillard.)*

Il ne m'est pas possible....

(au Major.)

Il se trompe.

Digitized by Google

LE VIEILLARD.

Non, non, j'ai pour garant mon cœur,
Méconnaît-on jamais qui fit notre bonheur ?...
Mais le bienfait n'est rien lorsque la bienfaisance
Veut étouffer la voix de la reconnaissance.

LÉONORE.

Demain, Vieillard, demain.

LE MAJOR.

Inutiles efforts !
Laissez de ce brave homme éclater les transports...
Ah ! ne m'enviez pas cette scène touchante
qui, plus que vos discours à mes yeux éloquente,
me fera découvrir toutes vos qualités ;
Brave homme, expliquez-vous.

LÉONORE.

Non Tobie, arrêtez.

LE VIEILLARD (*à Léonore.*)

Que puisse à chaque instant la providence auguste
Vous donner le repos qu'elle dispense au juste !
Au fond de ma cabane, isolé, sans secours,
J'avais peine à porter le fardeau de mes jours.
Vous venez en ces lieux, à l'instant mon sort change,
En vous voyant, hélas ! je croyais voir un ange,
Vos paroles de paix, de consolation
Me montrent du bonheur la douce illusion ;
Vous redonnez l'essor à mon ame flétrie,
Par vos soins généreux je renais à la vie.
J'ai déjà ce matin offert au créateur
Pour la première fois l'hommage de mon cœur,
C'est à vous maintenant, ô généreuse femme !
Que je dois adresser tous les vœux de mon ame.
Ne vous dérobez pas à des transports si doux ;
Laissez-moi, laissez-moi tomber à vos genoux ;

Digitized by Google

Que je baigne de pleurs cette main tutelaire
Qui versa sur mon cœur un baume salutaire ;
Bien plus, le ciel par vous bénit mes cheveux blancs,
L'inconnu m'a fourni des secours abondans,
Pour rappeller ici l'objet de ma tendresse,
Je vais près de ma fille oublier ma vieillesse ;
Elle se mariera ; sur mes genoux tremblans,
J'espère bien un jour balancer ses enfans...
Et vous !... quand vous verrez ce fortuné ménage,
Votre cœur satisfait dira : c'est mon ouvrage.

LÉONORE.

C'est assez, bon Vieillard.

LE VIEILLARD.

Je peins bien faiblement ;
Dieu le sait mieux que moi, tout ce que mon cœur sent ;
L'expression me manque, ô trop sensible femme,
Le prix de vos bienfaits est au fond de votre ame.

(*Le vieillard sort après avoir baisé la main de Léonore.*)

SCÈNE XII.

Les précédens, excepté LE VIEILLARD.

(*Léonore a les yeux baissés, on voit sur son visage le trouble d'une belle ame qu'on a surprise à faire une bonne action ; le Major la regarde furtivement de tems à autre, son cœur semble nager dans la joie.*)

LÉONORE.

Madame, en vérité, tarde bien à venir,
Je ne sais quel motif a pu la retenir.

LE MAJOR.

Les chemins sont mauvais... madame, son absence
M'a d'un doux entretien permis la jouissance,

Digitized by Google

Je ne goûtai jamais un aussi grand plaisir ;
Aussi j'en garderai long-tems le souvenir.

LÉONORE (*souriant.*)

Mais des hommes, monsieur, vous faites la satire.

LE MAJOR.

En quoi donc, s'il vous plait, veuillez bien me le dire.

LÉONORE.

Par votre étonnement vous semblez indiquer
Que l'on voit rarement le bien se pratiquer ;
Mais, monsieur le Major, croyez, croyez de grâce
Qu'un autre en aurait fait tout autant à ma place.

LE MAJOR (*embarrassé.*)

Je me sens si surpris... mon admiration...
J'en conviens... quand Bertrand prononça votre nom...
Aurais-je cru trouver dans cette humble fortune
Une femme...

LÉONORE (*avec un certain ton de gaité.*)

J'entends, pas tout-à-fait commune.
L'apparence souvent dément la vérité.

LE MAJOR.

Me pardonnerez-vous ma curiosité,
Madame ?.... Vous étiez... vous êtes mariée ?

LÉONORE (*avec sentiment.*)

Au meilleur des époux, le ciel m'avait liée.

LE MAJOR (*vivement.*)

Ainsi vous êtes veuve ?

LÉONORE.

Ah ! de grâce, monsieur...
Il est des souvenirs qui déchirent le cœur...
Je vous prie...

LE MAJOR.

Oui, j'entends... je l'avoûrai, madame ;
Vous m'avez pénétré jusques au fond de l'ame.

Digitized by Google

LÉONORE.

(*avec gaîté.*)

Je vous en prie encor..... Vous venez de Berlin,
Qu'est-ce qui s'y disait de nouveau ce matin?

LE MAJOR.

Il ne s'y passait rien de grande conséquence;
Vous prenez intérêt à quelque connaissance?...

LÉONORE.

Oh! mon dieu! point du tout.

LE MAJOR.

Peut-on savoir encor?...
(Car tout ce qui vous touche intéresse si fort!)

LÉONORE.

Monsieur...

LE MAJOR.

Vous gagnez tant à vous faire connaître,
Madame; est-ce à Berlin que le ciel vous fit naître?

LÉONORE.

C'est ailleurs que se fit mon éducation.

LE MAJOR.

J'admire en vérité votre discrétion,
Excepté vos vertus et l'heureux don de plaire
Vous enveloppez tout des ombres du mystère.
(*à part.*)
Ah! de cet entretien que je suis transporté.

LÉONORE (*à part.*)

Qu'il est loin de savoir la triste vérité!

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

Les précédens, madame VOLMOUR, BERTRAND.

(Bertrand ouvre les portes avec fracas, il a une perruque bien frisée.)

Madame VOLMOUR.

Bon jour ma bonne amie; eh! bien, monsieur mon frère,
Vous êtes arrivé depuis une heure entière.

LE MAJOR.

Si ce charmant séjour m'eût été mieux connu,
Ah! bien plus vîte encor, j'y serais accouru.

Madame VOLMOUR *(à Léonore.)*

Savez-vous que j'amène ici mon Amélie?
Vous verrez, vous verrez, comme elle est embellie.

LÉONORE.

Le cher enfant.

(Au nom d'Amélie, une profonde mélancolie se peint sur son visage; elle va dans un coin du théâtre et se met à broder; Bertrand range et essuie les meubles.)

LE MAJOR *(à sa sœur, à l'écart.)*

J'exige un service de toi.

Madame VOLMOUR.

Très-volontiers; lequel? voyons.

LE MAJOR.

Eh! bien, dis-moi.
Comment se trouve ici cette femme accomplie?
Ne me refuse pas, ma sœur, je t'en supplie.

Madame VOLMOUR.

Pourquoi?

LE MAJOR.

J'ai mes raisons.

Madame VOLMOUR.

Quel est donc l'intérêt

Qui

Digitized by Google

Qui t'engage à vouloir pénétrer ce secret ?

LE MAJOR.

Hâte-toi de répondre à mon impatience.

Madame VOLMOUR.

C'est madame Latour.

LE MAJOR.

Je sais cela d'avance :

Mais...

Madame VOLMOUR.

Mais moi, je ne peux te dire rien de plus.

LE MAJOR.

Je voudrais...

Madame VOLMOUR.

Des détails un peu plus étendus?

LE MAJOR.

Oui, oui, précisément, j'ai le desir extrême
De savoir ce qu'elle est.

Madame VOLMOUR.

Je l'ignore moi-même.

LE MAJOR, (*à part.*)

Quel contre-temps !

Madame VOLMOUR.

Bertrand, le repas est-il bon ?

LE MAJOR.

Autant que l'a permis le temps, l'occasion.

LE MAJOR, (*à part.*)

Ah ! l'état où je suis ne m'est pas ordinaire,
J'ai besoin d'être seul. (*Il s'en va.*)

Madame VOLMOUR.

Tu me quittes, mon frère ?

LE MAJOR.

Oui, ma sœur.

Digitized by Google

Madame VOLMOUR.

Si tu veux, avant notre diner,
Ensemble dans le parc, nous irons promener.

LÉONORE.

Excuse-moi, mais j'ai la tête si remplie...
Je ne puis à présent accepter la partie.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

Les précédens, excepté LE MAJOR.

Madame VOLMOUR.

(à part.) *(à Bertrand.)*

Je trouve le Major bien singulier.... Bertrand,
Comment gouvernez-vous le château?

BERTRAND.

Mais vraiment,
Sans trop de vanité, je me flatte et j'espère
Que madame verra que tout ici prospère.
J'ai fait dans le château beaucoup de changemens;
Vous trouverez au parc des embellissemens;
Vous serez enchantée, oui, je puis en répondre:
D'après les meilleurs plans que j'ai reçus de Londres,
J'ai conçu le projet d'arranger le jardin;
Là c'est un hermitage, un sentier souterrain;
Ici d'une masure on trouve la ruine:
Plus loin un obélisque... enfin par-tout domine
Le plaisir renaissant de la variété.
Le bon! c'est que cela n'a presque rien coûté.
Je vous étonnerai par mon économie;
Daignez me pardonner, mais il faut que j'en rie;
J'ai bâti, par exemple, un joli pont chinois,
Voyons, d'où croyez-vous que j'ai tiré le bois?...
C'est du vieux poulailler...

Digitized by Google

Madame VOLMOUR.

Bertrand vous voulez rire.

BERTRAND.

C'est vrai, vrai comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Madame VOLMOUR.

Le pont subsiste encor, malgré ce frêle appui?

BERTRAND.

Le pont subsiste encor jusqu'au jour d'aujourd'hui.

Madame VOLMOUR.

Mais vous savez, Bertrand, opérer des miracles.

BERTRAND.

Oh! pour plaire à madame il n'est jamais d'obstacles.

Madame VOLMOUR.

Je veux avec ma fille aller m'y promener;
Faites pendant ce temps préparer le diner.

BERTRAND.

Il est tout prêt; Bertrand veut avoir l'avantage
De vous accompagner jusques à l'hermitage.

Madame VOLMOUR, (*à Léonore qui se lève.*)

Nous causerons tantôt en pleine liberté;
Mais au travail pourquoi cette assiduité,
Madame? puissiez-vous au gré de mon envie
Trouver dans ma maison les douceurs de la vie!
Usez-en, s'il vous plait, ici comme chez vous,
Je ne puis qu'y gagner, c'est mon vœu le plus doux.

(*Elle sort avec Bertrand.*)

SCÈNE XV.

LÉONORE, (*seule.*)

Mon cœur saigne... mes yeux se remplissent de larmes...
Qu'est-ce qui m'a causé de si vives alarmes?
C'est madame Volmour; à peine en arrivant
Elle vient me parler de son aimable enfant.

Digitized by Google

Elle ne savait point, en nommant Amélie
Quels coups elle portait à mon ame flétrie.
Amélie !... ah ! quel nom !... trop pénible regret !
Souvenir déchirant !... ma fille le portait !...
Et Charles !... c'est ainsi que s'appelait son frère !...
Ah ! sans doute, le ciel les a vu sans colère ;
Mais quel est mon espoir ? peut-être que la mort
De tous deux, dès long-temps a terminé le sort.
Peut-être en ce moment devant la providence
Contre moi tous les deux, ils demandent vengeance.
Au printemps de mes ans, quel avenir affreux !
Toujours je croirai voir mes enfans malheureux,
Toujours à ma mémoire une image importune
Viendra tracer hélas ! leurs maux, leur infortune ;
Léonore, à jamais tu vis pour la douleur.
Aujourd'hui ce qui pèse encor plus à mon cœur,
C'est que malgré l'horreur où mon ame est en proie,
Il me faut affecter le bonheur et la joie.

SCÈNE XVI.

LÉONORE, BLAISE.

BLAISE, (*hors d'haleine.*)

Mon dieu ! seigneur ! mon dieu !

LÉONORE.

D'où vous vient cet effroi ?

BLAISE.

La petite Amélie...

LÉONORE.

Eh ! bien, instruisez-moi.

BLAISE.

Vient de tomber dans l'eau.

LÉONORE.

Comment ?

Digitized by Google

BLAISE.

La chose est sûre.

LÉONORE.

Est-il possible ?

BLAISE.

Hélas ! quelle triste aventure !

LÉONORE.

Elle est noyée ?

BLAISE.

Eh ! non, non, elle ne l'est pas.

LÉONORE.

Pourquoi crier si fort, monsieur Blaise, en ce cas ?

BLAISE.

Qui ? moi ? ne pas crier ! ah dieu ! cela fend l'ame.

LÉONORE.

Et quelle fut la cause ?...

BLAISE.

Oh ! le voici ; madame,
Mademoiselle, et moi, puis mon parrain Bertrand,
Tous quatre dans le parc nous marchions très-gaîment,
Madame, du jardin admirait la structure,
Pour moi, je ne pensais à rien, je vous assure.

LÉONORE.

Abrégeons.

BLAISE.

Nous passons auprès du pont chinois
Dont le vieux poulaillier nous a fourni le bois ;
Mademoiselle y monte, et vante la manière
Dont on a fait par-tout serpenter la rivière ;
Ce spectacle l'enchante, et lui paraît nouveau,
Crac, le garde-fou rompt, pouf, la voilà dans l'eau.

LÉONORE.

Sans doute que Bertrand l'a sauvée ?

Digitized by Google

BLAISE.

Au contraire.

LÉONORE.

C'est donc vous ?

BLAISE.

Non.

LÉONORE.

Qui donc ?

BLAISE.

Oh ! c'est une autre affaire.
Lorsque nous avons vu quel était le danger,
Nous avons appelé du monde ; l'étranger,
Cet inconnu qui loge ici près de Tobie,
Qui, de ne pas parler possède la manie,
Accourt ; sans dire mot, il se met à plonger ;
C'est un plaisir de voir comme il sait bien nager :
Vraiment, lui seul pouvait sauver Mademoiselle.

SCÈNE XVII.

Les précédens, madame VOLMOUR, BERTRAND.

LÉONORE (*allant au-devant de madame Volmour.*)
Eh ! bien, le cher enfant ?

Madame VOLMOUR.

C'est une bagatelle.
Quel péril cependant ma fille aurait couru,
Sans les efforts heureux de ce brave Inconnu.
Il faut l'aller trouver, Bertrand ; je vous en prie,
Peignez-lui les transports de mon ame attendrie ;
Dites-lui de ma part que je voudrais le voir,
A souper avec moi, que je l'attends ce soir ;
Qu'il me procure enfin la douce jouissance
De fonder l'amitié sur la reconnaissance.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

(La scène se passe au même endroit qu'au premier acte, jusqu'à la fin de la pièce.)

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INCONNU, FRANÇOIS.

(Au lever de la toile, on voit l'Inconnu assis sur un banc de gazon, il lit; François arrive.)

FRANÇOIS.

Monsieur, voudriez-vous prendre votre repas?
Il est prêt.

L'INCONNU.

Laisse-moi, je ne mangerai pas.

FRANÇOIS.

Vous n'avez pas faim?

L'INCONNU.

Non.

FRANÇOIS.

Cette chaleur extrême
Vous ôte l'appétit?

L'INCONNU.

Oui.

FRANÇOIS.

Moi, je suis de même....
Monsieur... puis-je parler sans indiscrétion?

L'INCONNU.

Parle.

FRANÇOIS.

Vous avez fait une belle action.

L'INCONNU.

Quoi donc?

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Mais vous venez d'exposer votre vie
Pour conserver les jours...

L'INCONNU.

Tais-toi, je t'en supplie.

FRANÇOIS.

Savez-vous qui c'est ?

L'INCONNU.

Non.

FRANÇOIS.

La fille du château.

L'INCONNU.

Qu'importe ce qu'elle est.

FRANÇOIS.

Un procédé si beau ;
Quoique vous puissiez dire, émeut tellement l'ame
Qu'il fait couler les pleurs...

L'INCONNU.

D'un enfant, d'une femme.

FRANÇOIS.

Être aussi malheureux avec un cœur si bon !

L'INCONNU.

Tu me flattes, vas-t'en.

FRANÇOIS.

Non, mon cher maître, non ;
Fâchez-vous, grondez-moi, si cela peut vous plaire ;
Mais à la fin, monsieur, je ne peux plus m'en taire ;
Tous vos pas sont marqués par autant de bienfaits,
Et vous traînez par-tout vos ennuis, vos regrets ;
Vous faites chaque jour cesser les maux des autres,
Et chaque jour encor semble accroître les vôtres...
Ce contraste touchant me fait saigner le cœur.

L'INCONNU.

Digitized by Google

L'INCONNU, (*attendri.*)

Je te suis obligé.

FRANÇOIS.

Ah! si j'osais, monsieur;
Demander le sujet de votre inquiétude.

L'INCONNU.

Je souffre innocemment.

FRANÇOIS.

Le coup en est plus rude.
Pauvre maître!... Son sort est digne de pitié.

L'INCONNU.

Tu te trompes.

FRANÇOIS.

Comment?

L'INÇONNU.

As-tu donc oublié
Ce qu'ici ce matin disait le vieux Tobie:
» Souffrons, mais espérons; il est une autre vie? »

SCÈNE II.

Les précédens, BERTRAND.

BERTRAND, (*à l'Inconnu.*)

Monsieur, mille pardons; vous êtes l'Inconnu,
Qui près du petit pont nous avez secouru?
(*l'Inconnu ni François ne répondent.*)
De grace, répondez... quoi! pas une parole!
Vraiment, vous jouez-là tous deux un plaisant rôle.
Êtes-vous donc muets? parlai-je à des vivans?
(*Il rit.*)
Ha! ha! ha! ha!... pas un de mes correspondans
Ne m'a fait mention d'aventure pareille.
Personne n'entend mieux que qui fait sourde oreille.

Digitized by Google

(à François, en lui criant très-fort.)

C'est l'adage commun..... mon ami, dites-moi...

FRANÇOIS.

Oh! je ne suis pas sourd.

BERTRAND.

Ni muet, je le voi.
Cet homme inanimé, si je puis m'y connaître,
Est votre maître?

FRANÇOIS.

Eh! oui, ce digne homme est mon maître.

BERTRAND.

Et la jeune Amélie à ses soins doit le jour?

FRANÇOIS.

Justement.

BERTRAND, *(à l'Inconnu.)*

De la part de madame Volmour,
Je viens vous inviter à souper avec elle.

L'INCONNU.

Je ne puis.

BERTRAND.

C'est lui faire une peine réelle.

L'INCONNU.

Je ne mange pas.

BERTRAND.

Mais vous la verrez du moins.

L'INCONNU.

Non.

BERTRAND.

Vous ne rendrez pas inutiles mes soins.
Que j'emporte avec moi quelques mots d'espérance.
Pourquoi vous dérober à sa reconnaissance?

L'INCONNU.

Je l'en tiens quitte.

Digitized by Google

BERTRAND.

Eh! quoi, voudriez-vous ainsi
Refuser, sans motif, son amitié?

L'INCONNU.

Merci.

BERTRAND.

Je vous prie, à ses vœux, daignez enfin vous rendre.
Entre nous, le desir de madame est d'apprendre
Qui vous êtes, monsieur?

(*l'Inconnu se lève et rentre dans sa cabane.*)

Ouais! le maître est parti,
Du valet essayons de tirer mieux parti.

(*à François.*)

Qu'est votre maître?

FRANÇOIS.

Un homme.

BERTRAND.

Excellente réponse.
Il tient un peu de l'ours, son ton brusque l'annonce.
Comment s'appelle-t-il?

FRANÇOIS.

Comme son père.

BERTRAND.

Bon!
Et qu'était-il son père?

FRANÇOIS.

Il n'était point garçon.

BERTRAND, (*à part.*)

C'est incroyable! ils ont la rage de se taire,
Je ne puis rien savoir; mais pourquoi ce mystère?...
Mes lettres de Russie auraient-elles raison?
Oui... je gage à présent que c'est un espion.

Digitized by Google

Je ne suis plus surpris s'il se cache à ma vue.
Questionner encor serait peine perdue,
Je vais m'en retourner comme je suis venu;
(*à François.*)
Un jour ce beau secret me sera mieux connu.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

L'INCONNU, FRANÇOIS.

L'INCONNU.

Cet homme est-il parti?

FRANÇOIS.

Vous voyez.

L'INCONNU.

Je respire....
François?....

FRANÇOIS.

Que voulez-vous, monsieur?

L'INCONNU.

Je viens te dire
Qu'il faut partir aussi.

FRANÇOIS.

Pour quel climat nouveau?

L'INCONNU.

Dieu le sait.

FRANÇOIS.

Je vous suis.

L'INCONNU.

Par-tout?

FRANÇOIS.

Jusqu'au tombeau.

L'INCONNU.

Plaise au ciel!... du repos c'est-là l'unique asile.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Le repos est par-tout quand le cœur est tranquille.
Mais quel est le dessein, à parler sans détour,
Qui vous engage à fuir cet aimable séjour?
On dirait qu'en ces lieux la nature féconde,
Ait rassemblé, pour nous, tous les trésors du monde.
Ici bien plus qu'ailleurs vous pouvez être heureux:
Ce pays est charmant.

L'INCONNU.

Je le trouve odieux.

FRANÇOIS.

Pourquoi?

L'INCONNU.

De m'y connaître, on témoigne l'envie.

FRANÇOIS.

Vous rendez à sa mère une fille chérie;
Elle peut à souper prier son bienfaiteur,
Rien n'est plus naturel, c'est l'effet d'un bon cœur;
L'intention est pure et le motif louable.

L'INCONNU.

Mais moi, je ne veux pas me trouver à sa table.

FRANÇOIS.

Ah! monsieur, vous pouvez vous rassurer; je crois
Qu'on n'y reviendra pas une seconde fois.

L'INCONNU.

Ces gens du monde!... oh! oui, voilà bien leur usage...
De leur reconnaissance un brillant témoignage,
C'est de vous inviter à manger avec eux,
Comme si de les voir on était trop heureux!

FRANÇOIS.

Cela peut-être vrai.

Digitized by Google

L'INCONNU.

Si vrai que je préfère
Un aliment grossier, dans ma simple chaumière,
Aux mets les plus exquis d'un splendide repas;
Aux dépens de l'honneur je ne l'achète pas:
C'est l'adulation qui chez eux l'assaisonne;
Chez moi du moins, chez moi, je ne flatte personne;
Jamais on ne m'entend déchirer un absent;
Mon diner n'est pas bon, mais mon cœur est content...
(*Il se promène d'un air inquiet et regarde de tout côté.*)
François, regarde donc au bout de l'avenue,
Déjà des importuns qui s'offrent à ma vue...
Ils s'avancent vers nous... allons, il faut rentrer...
Si jusqu'en ma demeure ils osaient pénétrer!...
Pour les en empêcher, je m'en fie à ton zèle.
(*en rentrant.*)
Fermons la porte.

FRANÇOIS.

Moi, je ferai sentinelle.

SCÈNE IV.

FRANÇOIS, (*seul.*)

Les maîtres vont montrer, en me questionnant;
La curiosité qu'a fait voir l'intendant;
Ils vont m'interroger de cent façons peut-être;
Mais je veux profiter des leçons de mon maître,
Je me forme; au surplus, quel que soit l'entretien,
Il sera bref; pourquoi? c'est que je ne sais rien.

SCÈNE V.

FRANÇOIS, madame VOLMOUR, LE MAJOR.

Madame VOLMOUR.

De cet homme, vois-tu la figure étrangère?
C'est le valet, sans doute, abordons-le, mon frère.

Digitized by Google

LE MAJOR.

L'ami, vous m'avez l'air d'un honnête garçon,
Peut-on dire deux mots à votre maître ?

FRANÇOIS.

Non.

LE MAJOR.

D'un instant, tout au plus, ce doit être l'affaire.

FRANÇOIS.

C'est trop.

LE MAJOR.

Vous lui direz, ceci pourra lui plaire,
Qu'une dame l'attend.

FRANÇOIS

Je dois vous prévenir
Qu'il ne faut que cela pour l'empêcher d'ouvrir.

Madame VOLMOUR.

Pour les femmes, comment ? il a donc de la haine ?

FRANÇOIS.

Il hait en général toute l'espèce humaine,
Votre sexe sur-tout.

Madame VOLMOUR.

Quelle en est la raison ?

FRANÇOIS.

Sans doute, il fut l'objet de quelque trahison.

Madame VOLMOUR.

Il a fort peu d'usage et de galanterie.

FRANÇOIS.

Oui, mais il a sauvé votre chère Amélie.

LE MAJOR.

Cela dénote un cœur...

FRANÇOIS.

Excellent.

LE MAJOR.

C'est aussi

Digitized by Google

Le seul, le vrai motif qui nous amène ici.

Madame VOLMOUR.

Nous voulons lui marquer notre reconnaissance.

FRANÇOIS.

Dans le fond de son ame il a sa récompense.

LE MAJOR.

Il ne peut se soustraire à nos remercîmens.

FRANÇOIS.

Je crois vous l'avoir dit, il hait les complimens.

LE MAJOR.

Mais pourquoi vivre ainsi dans cette solitude?

FRANÇOIS.

Il en fait à présent sa plus chère habitude.

Madame VOLMOUR.

De cet homme le sort semble bien rigoureux.

FRANÇOIS.

Il y paraît.

Madame VOLMOUR.

Peut-être un amour malheureux.

FRANÇOIS.

Peut-être.

Madame VOLMOUR.

Ou bien, plutôt n'est-il pas fanatique?

FRANÇOIS.

Peut-être.

Madame VOLMOUR.

Quoiqu'il en soit, j'ai pour desir unique
De le connaître.

FRANÇOIS.

Moi, je le voudrais aussi.

Madame VOLMOUR.

Eh! quoi; vous n'avez point encore eu le souci
De chercher à savoir quel homme ce peut être;
Quel est au moins son nom, vous devez le connaître.

FRANÇOIS.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Son cœur seul m'est connu, d'ailleurs croyez-vous donc
Qu'on sait ce qu'est un homme, en connaissant son nom.

Madame VOLMOUR.

Fort bien; vous me plaisez; et je brûle d'avance
De pouvoir avec vous faire aussi connaissance;
Qui donc êtes-vous?

FRANÇOIS.

Moi? votre humble serviteur.

(Il rentre dans la cabane.)

SCÈNE VI.

Les précédens, excepté FRANÇOIS.

Madame VOLMOUR.

Peut-on rien concevoir à cette étrange humeur?
De fous tous différens cet univers abonde;
On voit à celui-ci faire le tout du monde,
L'autre va se cacher au fond d'une forêt...

LE MAJOR.

Et le maître est en tout singé par le valet.

Madame VOLMOUR.

Puisque sur l'inconnu, l'on ne peut pas s'instruire;
Retournons au château...

LE MAJOR.

J'ai deux mots à te dire.

Madame VOLMOUR.

Voyons.

LE MAJOR.

Ma sœur, apprends que je suis amoureux.

Madame VOLMOUR.

Ce que tu me dis-là, serait-il sérieux?
Depuis quand?

Digitized by Google

LE MAJOR.

D'aujourd'hui.

Madame VOLMOUR.

Que ma joie en est grande !

LE MAJOR.

Jusqu'ici tu n'as fait qu'éluder ma demande ;
Satisfais au plutôt mes vœux impatiens ;
Quelle est-elle ? dis-moi ? réponds donc ?... je t'attends...

Madame VOLMOUR.

Quel desir violent !

LE MAJOR.

Je souffre le martyre.

Madame VOLMOUR.

Ton air me réjouit.

LE MAJOR.

Il n'est pas tems de rire.

Madame VOLMOUR.

Tu ne m'as pas nommé l'objet de ton amour.

LE MAJOR.

Je te l'ai déja dit ; c'est madame Latour.

Madame VOLMOUR.

Je voudrais de bon cœur pouvoir te satisfaire ;
Mais tout ce que je sais, je te l'ai dit, mon frère.

LE MAJOR.

Ma sœur, me croiras-tu ? si je la connaissais,
Je ne te cache pas que je l'épouserais.

Madame VOLMOUR.

Tu l'épouserais ?

LE MAJOR.

Oui.

Madame VOLMOUR.

Mais Valshen, tu veux rire.

Digitized by Google

LE MAJOR.

Je te jure que non.

Madame VOLMOUR.

Es-tu dans le délire ?
Pour moi, je le crois fort.

LE MAJOR.

Quelle en est la raison ?

Madame VOLMOUR.

L'épouser, sans savoir sa fortune, son nom.

LE MAJOR.

Va, je m'honorerais de la prendre pour femme ;
Que fait son nom, pourvu qu'elle ait une belle ame.
La fortune n'est pas ce que cherchent mes vœux,
J'en ai toujours assez, si je fais des heureux.
Oui, plus je réfléchis, et plus ce mariage,
D'un riant avenir me présente l'image.
Père chéri d'enfans qui lui ressembleront,
Dans la paix, le bonheur, mes jours s'écouleront.
Comme je sais le goût de ma chère compagne,
Je veux, près de la tienne, avoir une campagne ;
Là, toujours même humeur, même sérénité ;
Doux échange de soins, de sensibilité ;
Là, quoique seuls, toujours nous nous plairons de même,
Jamais on ne s'ennuie avec l'objet qu'on aime.
Que faut-il donc de plus pour combler mes desirs ?
Et si je veux d'ailleurs, varier mes plaisirs,
N'ai-je pas une sœur, une sœur très-aimable ?
N'ai-je pas des amis d'une humeur agréable ?
Jamais ils n'ont eu lieu de douter de mon cœur ;
Ils viendront de mon sort partager la douceur.....
Tu ne me réponds pas ? d'où vient donc ce silence ?
Pourquoi cette lenteur à t'expliquer ?

Digitized by Google

Madame VOLMOUR.

Je pense....

LE MAJOR.

A quoi ? moi, je ne vois aucun empêchement.

Madame VOLMOUR.

J'en vois un.

LE MAJOR.

Eh ! lequel ?

Madame VOLMOUR.

C'est son consentement.

LE MAJOR.

Je n'espère qu'en toi pour l'obtenir.

Madame VOLMOUR.

Mon frère,
Si je puis t'obliger, je suis prête à tout faire.

LE MAJOR, (*prenant la main de sa sœur.*)

Bonne Henriette, oh ! oui, je n'espère qu'en toi.

Madame VOLMOUR.

Ton bonheur en dépend, tu peux compter sur moi.

LE MAJOR.

Vas trouver au plutôt cette estimable femme ;
Dis-lui sur-tout, dis-lui... mais tu connais mon ame...
Je ne suis plus volage, oui ; mon cœur sans retour
S'attache pour jamais à madame Latour.

Madame VOLMOUR.

Ah ! puisse le succès couronner l'entreprise !

LE MAJOR.

J'en suis sûr.

Madame VOLMOUR.

Elle vient, de crainte de surprise,
Laisse-nous toutes deux causer en liberté.

LE MAJOR, (*à part, en s'en allant.*)

Combien, à son aspect, je me sens agité !

Digitized by Google

SCÈNE VII.

Madame VOLMOUR, LÉONORE.

Madame VOLMOUR.

Eh bien ! que pensez-vous, madame, de mon frère ?

LÉONORE.

Il est digne de l'être.

Madame VOLMOUR.

Allons, soyez sincère ;
On ne pouvait pas mieux tourner un compliment ;
Mais de grâce, avec moi, parlez plus franchement.

LÉONORE.

Flatter est un défaut qu'avec grand soin j'évite....
Mais monsieur le Major a beaucoup de mérite.

Madame VOLMOUR.

Il est bien fait.

LÉONORE, (*avec indifférence.*)

Très-bien.

Madame VOLMOUR.

Vous le dites d'un ton....
Pour moi, je vous dirai sans indiscrétion,
Qu'il vous regarde, lui, comme une belle femme...
Vous ne répondez rien ?

LÉONORE.

Que répondre, madame ?
Sûrement l'ironie a pour vous peu d'attraits,
Vous ne voudriez pas m'accabler de ses traits ;
Ce n'est par conséquent qu'une plaisanterie ;
Et moi, je ris si peu !

Madame VOLMOUR.

Croyez-moi, je vous prie,

Digitized by Google

Madame, je suis loin de vouloir plaisanter;
Je ne vous trompe pas, je viens de répéter,
Sans y changer un mot, les discours de mon frère.

LÉONORE.

Pardonnez à l'aveu que ma bouche va faire...
Eh bien! oui. (Je craindrais d'être prude à vos yeux.)
Je l'avoûrai, madame, il fut un temps heureux
Où moi-même j'osais me trouver quelques charmes;
Ces beaux jours sont si loin, j'ai tant versé de larmes!
Le poison du chagrin qui consume mon cœur,
Déjà de ma jeunesse a desséché la fleur.....
D'ailleurs, tout comme moi, vous le savez, madame,
La paix seule de l'ame embellit une femme;
Ses plus brillans attraits, son regard enchanteur,
Empruntent leur éclat des vertus de son cœur.

Madame VOLMOUR.

Madame, si je dois en croire cet augure,
Je vois, dans vos regards, briller une ame pure;
Puisse le ciel me rendre en tout semblable à vous!

LÉONORE.

Quel desir! vous seriez l'objet de son courroux.

Madame VOLMOUR.

Comment? expliquez-vous?

LÉONORE. (*à part.*)

Qu'ai-je dit, malheureuse?

(*à madame Volmout.*)

Ne m'interrogez pas, montrez-vous généreuse.
Je ne réclame point votre tendre amitié;
Mais mon cœur a du moins des droits à la pitié.
Épargnez-moi.

(*Elle veut sortir.*)

Madame VOLMOUR.

Restez.

Digitized by Google

LÉONORE.

Je ne puis vous apprendre...

Madame VOLMOUR.

Mais je l'espère au moins, vous daignerez m'entendre.

LÉONORE.

Ah! mon cœur est trop plein de ses afflictions.

Madame VOLMOUR.

Le mien vous offrira des consolations.

LÉONORE.

Il n'en est plus pour moi.

Madame VOLMOUR.

Laissez-moi, je vous prie;
Rappeler le repos dans votre ame flétrie;
Oui, madame, parlez, je vous consolerai,
Contez-moi vos douleurs, je les adoucirai;
Du plus cuisant chagrin, la seule confidence,
Au sein de l'infortune est une jouissance,
Qui charme tous nos maux; le bonheur n'est pas loin,
Quand de les partager un ami prend le soin;
De cette intimité, telle est la récompense,
Que la peine finit où naît la confiance.
Peut-on de l'amitié méconnaître la voix?
Je vous prie, aujourd'hui pour la première fois,
Depuis l'heureux instant de notre connaissance,
De vouloir avec moi rompre enfin le silence;
Un puissant intérêt m'anime dans ce jour,
Madame, le Major sent pour vous de l'amour.

LÉONORE.

Peut-on parler d'amour à qui verse des larmes?

Madame VOLMOUR.

Eh bien! occupons-nous de vos seules alarmes,
Oui, laissons-là Valshen : quel est votre chagrin?
Vous m'intéressez tant!

Digitized by Google

LÉONORE.

Apprenez tout enfin...
Combien va me coûter cet affreux sacrifice!
C'est à vos yeux, encor, qu'il faut que je rougisse!
Mais déjà mon discours semble vous attendrir....
Quand vous saurez... combien vous allez me haïr!...
(*d'une voix entrecoupée.*)
Vous avez entendu raconter dans le monde
L'histoire.... je ne puis.... quelle douleur profonde!
Oh! qu'il est mal aisé de détruire l'erreur,
A l'aide de laquelle on trompait un bon cœur!

Madame VOLMOUR.

Courage.

LÉONORE.

Cet aveu me devient impossible.

Madame VOLMOUR.

Que redouteriez-vous d'une femme sensible,
Qui vous offre sa main pour essuyer vos pleurs?
Eh! quel est le mortel qui soit exempt d'erreurs?

LÉONORE.

Mon crime est trop affreux.

Madame VOLMOUR.

Votre remords...

LÉONORE.

M'accuse.

Madame VOLMOUR.

Mais l'aveu d'une faute en est presque l'excuse.

LÉONORE.

Ah! sur ma faute envain vous voulez me tromper,
Rien au monde, non rien, ne peut me disculper.

Madame VOLMOUR.

Hélas! que je vous plains!

LÉONORE.

Digitized by Google

LÉONORE.

Votre bonté m'accable.

Madame VOLMOUR.

Déposez dans mon sein ce secret déplorable.

LÉONORE.

J'embrasse vos genoux... daignez me secourir ;
Je ne veux qu'une place où je puisse mourir.

Madame VOLMOUR, *(à part.)*

Ah ! pour elle, combien je me sens attendrie !
(la relevant.)
Madame, levez-vous, levez-vous, je vous prie....
Peut-être en ce moment mon frère n'est pas loin,
Un spectacle pareil n'admet pas de témoin ;
Vous me direz plus tard, vos chagrins, vos alarmes ;
Puissé-je, un jour, tarir la source de vos larmes !

(Léonore sort, en baisant les mains de madame Volmour.)

SCÈNE VIII.

Madame VOLMOUR, *(seule.)*

Ah ! quelque soit son crime, il est bien expié ;
Oui, son sort à mon cœur commande la pitié.

SCÈNE IX.

Madame VOLMOUR, LE MAJOR.

LE MAJOR.

A ma poursuite envain tu prétends te soustraire.

Madame VOLMOUR.

Laisse-moi respirer.

LE MAJOR.

Il faut me satisfaire.

Digitized by Google

Madame VOLMOUR.

Un instant.

LE MAJOR.

As-tu peint à madame Latour
Les vœux impatiens de mon brûlant amour ?

Madame VOLMOUR.

Oui.

LE MAJOR.

Qu'a-t-elle dit ?

Madame VOLMOUR.

Rien.

LE MAJOR.

Rien ?

Madame VOLMOUR.

Trompeuse espérance.

LE MAJOR.

Pourquoi ?

Madame VOLMOUR.

Tu ne peux pas former cette alliance.

LE MAJOR.

Je ne te comprends pas.

Madame VOLMOUR.

Je parle clairement.

LE MAJOR.

Il fallait t'expliquer plus positivement.

Madame VOLMOUR.

Toi-même de tes feux n'aurais pu mieux l'instruire.

LE MAJOR.

Aurait-elle un époux ?

Madame VOLMOUR.

Je ne saurais le dire.

LE MAJOR.

Et s'il vous plaît, ma sœur, quelle en est la raison ?

Digitized by Google

Madame VOLMOUR.

Je ne puis pas répondre à cette question.

LE MAJOR.

Dis-le moi franchement, lui suis-je insupportable ?

Madame VOLMOUR.

Il faut que là-dessus je te sois redevable
D'une réponse.

LE MAJOR.

Bien ; il le faut avouer,
De ton zèle pour moi, j'ai lieu de me louer.

Madame VOLMOUR.

En mon zèle tu peux mettre ta confiance,
Peut-être il ne faut point perdre toute espérance ;
Nous essairons encor ; retournons au château.
Ensuite, vas trouver l'Inconnu de nouveau,
Qu'il vienne ; de tes soins, j'attends ce bon office.

LE MAJOR.

Volontiers ; tu vas voir comme je rends service.

Fin du troisième Acte.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAJOR, (*seul.*)

En vain ma sœur m'engage à vaincre mon amour,
Plus que jamais je songe à madame Latour.
Oui, son honnêteté, son ame simple et pure,
sont pour moi du bonheur le favorable augure.
Tout présage à mon cœur qu'il a fait un bon choix;
Et, Lormer, j'en suis sûr, pour la première fois,
Le sévère Lormer m'approuverait lui-même.
Ah! de l'avoir perdu mon regret est extrême!
Quel est son sort? hélas! ô vœux trop superflus!
Le reverrai-je encor?... peut-être n'est-il plus!....
Mais faisons, sans tarder, ce que ma sœur desire;
Parlons à l'Inconnu: que pourrai-je lui dire?
Allons, un air loyal, un ton plein de candeur,
Voilà le seul moyen de me gagner son cœur.

(*l'Inconnu de sa cabane appelle François.*)

On appelle... grand Dieu!... cette voix m'est connue!...
Si c'était lui!

SCÈNE II.

LE MAJOR, L'INCONNU.

L'INCONNU, (*sortant de sa cabane, et appelant encore François d'un air inquiet.*)

François.

LE MAJOR.

Dois-je en croire ma vue?
Quoi? Lormer!...

Digitized by Google

L'INCONNU.

Ciel ! Valshen !...

(Il se précipitent dans les bras l'un de l'autre.)

LE MAJOR.

C'est bien toi, mon ami.

L'INCONNU.

Oui, c'est moi.

LE MAJOR.

Dieu ! combien le chagrin t'a vieilli !

L'INCONNU.

L'implacable destin persécute ma vie.
Mais dis-moi, cher Valshen, quel hasard, quelle envie,
T'amène près de moi ?

LE MAJOR.

Étrange évènement !
Je m'arrêtais ici pour aviser comment
Je pourrais aborder l'étranger solitaire
Qui demeure caché dans cette humble chaumière ;
Il paraît à mes yeux ; et c'est toi que je vois ;
Juge de ma surprise.

L'INCONNU.

Eh ! quoi, de bonne foi,
Ma retraite en ces lieux ne t'était point connue ?

LE MAJOR.

Tu peux t'en assurer par ma joie imprévue.

L'INCONNU.

Ainsi, rien n'est plus sûr, tu ne me cherchais pas ?

LE MAJOR.

Voici le seul motif qui conduisait mes pas :
Ma sœur, à tes secours, doit les jours d'Amélie ;
Moi, cédant au desir d'une mère attendrie,
Je venais près de toi faire un effort nouveau,
Pour te déterminer à te rendre au château.

Digitized by Google

Ô d'un bisarre sort, trop fortuné caprice !
Instans délicieux ! jour à mes vœux propice !
Après un temps si long, je revois mon ami !
Un tel bonheur ne peut se peindre qu'à demi.

L'INCONNU.

Oui, je suis ton ami, ton ami bien sincère.
Je sais apprécier ton rare caractère ;
Mon cœur à ton égard ne changera jamais ;
Mais s'il peut t'être cher l'aveu que je t'en fais,
Prouve-le moi.

LE MAJOR.

Comment ?

L'INCONNU.

Laisse-moi, je te prie,
Ne reviens jamais ; non.

LE MAJOR.

Quelle bisarrerie !
Ah ! tout ce que j'entends et tout ce que je voi,
Est véritablement une énigme pour moi.
Réponds-moi, cher ami, que faut-il que j'augure ?
Oui, c'est bien toi, Lormer ; je remets ta figure ;
Je reconnais des traits aussi chers à mon cœur,
Mais je vois sur ton front l'empreinte du malheur.

L'INCONNU.

Ah ! si tu ne veux pas que mon cœur te haïsse
D'oiseuses questions sauve-moi le supplice !
Si tu veux que je t'aime...

LE MAJOR.

En doutes-tu ?

L'INCONNU.

Fuis-moi.

LE MAJOR.

Quel changement le sort a pu produire en toi !

Digitized by Google

Réveille-toi, Lormer, ton ame est assoupie,
Qu'aux feux de l'amitié ton cœur se vivifie.
Daigne te rappeller notre bonheur passé;
Déjà de ton esprit serait-il effacé?
Souviens-toi, mon ami, de cet instant paisible
Qui lia nos deux cœurs d'une chaîne invisible.
Nous étions à Francfort, sur les rives du Mein,
Nous tenant bras à bras, le front calme et serein;
Nous goûtions dans ces lieux qu'embellit la nature,
A nous trouver ensemble une douceur si pure!
Oui, de ce beau climat le spectacle enchanté,
Augmentait de nos cœurs la sensibilité;
Là, pour toi je sentis estime, bienveillance;
Là, sans la demander, j'obtins ta confiance;
Là, je reçus de toi cent preuves d'amitié;
Ce temps, cet heureux temps l'as-tu donc oublié?

L'INCONNU.

Oh! non.

LE MAJOR.

De ma conduite as-tu lieu de te plaindre?

L'INCONNU.

Non pas.

LE MAJOR.

Eh! bien, Lormer, parle-moi sans rien craindre.

L'INCONNU.

Je ne puis.

LE MAJOR.

Étions-nous de vulgaires amis
Par l'effet du hasard seulement réunis?
De ces hommes légers que le plaisir rassemble?
N'avons-nous point aussi bravé la mort ensemble?
Ami, qu'il t'en souvienne; aux pieds de Gibraltar,
Nai-je point affronté pour toi plus d'un hasard?

Digitized by Google

L'INCONNU.

Sois certain, cher Valshen, que je te rends justice.

LE MAJOR.

Je t'en parle à regret... vois cette cicatrice;
La connais-tu?

L'INCONNU.

Ce coup, tu le reçus pour moi.

LE MAJOR.

Un titre aussi sacré n'est-il donc rien pour toi?

L'INCONNU.

De mes jours, je le sais, je te suis redevable,
Mais, hélas! tu m'as fait un présent détestable.

LE MAJOR.

Fais-moi part de tes maux.

L'INCONNU.

Tu ne peux les guérir.

LE MAJOR.

Tu souffres, avec toi je veux du moins souffrir,
Pleurons ensemble, moi, j'y trouverai des charmes.

L'INCONNU.

Va, mes yeux desséchés ne versent plus de larmes.

LE MAJOR.

Que mon cœur de ta peine allège le fardeau.

L'INCONNU.

Déjà depuis long-temps le mien est un tombeau,
Tremble d'y pénétrer.

LE MAJOR.

L'ormer, je t'en conjure.

L'INCONNU.

Il est empoisonné.

LE MAJOR.

Que l'amitié l'épure.

Digitized by Google

L'INCONNU.

Je dois à tes regards dérober son horreur.

LE MAJOR.

Mais que j'essaie au moins de te rendre au bonheur.

L'INCONNU.

Tes efforts seront vains.

LE MAJOR.

Tu connaîtras mon zèle.

L'INCONNU.

Laisse-moi.

LE MAJOR.

Par pitié.

L'INCONNU

Ta pitié m'est cruelle.

LE MAJOR.

Un homme tel que toi plein d'esprit, de talens,
Qui, depuis qu'il existe, a passé tout son temps
A suivre les leçons de la philosophie,
Se laisser accabler par la mélancolie!
Ne pas être au-dessus des caprices du sort!
Vivre à chaque moment dans un état de mort!
Tu devrais en rougir.

L'INCONNU.

Rends-moi plus de justice;
Tu me connais, Valshen, je suis sans artifice.
Oui, je croyais pouvoir braver l'opinion;
Mais je sens le contraire en cette occasion.
Voici de ton ami, voici le faible reste,
Avant de le quitter, apprends son sort funeste.
Courage... allons... connais ce long amas d'horreurs;
Je puis, en peu de mots, conter de grands malheurs.
Tu vas voir une mer en orages féconde,
Ami, la perfidie est l'histoire du monde.

Digitized by Google

En te quittant, la ville avait séduit mon cœur;
Je croyais y trouver les plaisirs, le bonheur;
J'avais dans ce dessein choisi la capitale.
O résolution à mon repos fatale!
Te parlerai-je ici des persécutions,
Des procédés affreux, des lâches trahisons,
Que j'eus à supporter dans ce séjour du crime,
Où toujours la vertu du vice est la victime.
Là, sous les faux semblans d'une tendre amitié,
Un frippon de mes biens me ravit la moitié;
Et pour cacher au jour la noirceur de sa trame,
Il me précipita dans un cachot infâme;
Le perfide! il était comblé de mes bienfaits!...
Après cela, Berlin eut pour moi peu d'attraits.

LE MAJOR.

Je le crois aisément.

L'INCONNU.

Voulant vivre tranquille,
Je choisis pour séjour une petite ville.
» On n'y respire point, me disais-je, enchanté,
» Le souffle empoisonneur de la perversité,
» Les hommes tous unis vivent comme des frères. »
Trompeuse illusion! trop brillantes chimères!
Repos prématuré, que je m'étais promis!
Là, je fus entouré de perfides amis,
Qui, foulant à leurs pieds toute délicatesse,
Semblaient s'enorgueillir encor de leur bassesse.
Là, je vis des gens faux, des calomniateurs,
Des hommes sans vertu, sans probité, sans mœurs.
Je fuis encor ces lieux; je vais à la campagne;
Pour trouver le bonheur, je prends une compagne,
Tout en elle enchantait; sa grâce, sa beauté
Paraissait, mon ami, sa moindre qualité.

Digitized by Google

Son ame, on l'aurait dit, était sensible et pure,
Elle semblait sortir des mains de la nature;
Ses quinze ans ajoutaient encor à ses attraits.
Alors j'étais heureux... ah! combien je l'aimais.
Bientôt j'ai deux enfans!... ô trop fortuné père!
Et ma fille et mon fils ressemblaient à leur mère!...
Combien je chérissais ma femme et mes enfans!...
Oui, j'étais bien heureux!... délicieux momens,
Qui de joie enchantiez mon ame enorgueillie,
Auriez-vous dû jamais empoisonner ma vie!
Hélas! de mon état vous redoublez l'horreur....
Je sens des larmes... Dieu!... n'est-ce point une erreur!...
Est-il possible? ô ciel!... depuis long-tems taries,
Elles n'humectaient plus mes paupières flétries...
Ah! j'en ai grand besoin pour soulager mon cœur.

LE MAJOR.

Puisses-tu, digne ami, retrouver le bonheur!

L'INCONNU.

Nous touchons à la fin de cette affreuse histoire,
De toutes les horreurs écoute la plus noire:
Un jeune homme chez moi, que j'avais accueilli,
Que je croyais pouvoir m'attacher comme ami,
Que j'avais, dans le temps qu'il était sans ressource,
Aidé de mon crédit, soutenu de ma bourse,
Dont le ton annonçait les mœurs, l'honnêteté,
Que j'aimais, je comblais de marques de bonté...

LE MAJOR.

Eh! bien, quel fut son crime?

L'INCONNU.

O blessure cruelle!
Il séduisit ma femme, et s'enfuit avec elle!

LE MAJOR.

Quelle suite d'horreurs!

Digitized by Google

L'INCONNU.

Va, sois de bonne foi,
Si je suis misanthrope, ai-je tort? réponds-moi;
Les hommes n'ont-ils pas légitimé ma haine?
N'ont-ils pas, de mes maux, appesanti la chaîne?
Est-ce hasard? humeur? boutade? visions?
N'ai-je fait que rêver ces persécutions?
Plût-au-ciel que mon ame, aujourd'hui déchirée,
N'eût point à regretter une femme adorée!...

LE MAJOR.

Cette femme, Lormer, fut indigne de toi,
De n'y penser jamais, tout te fait une loi;
Oui, ne pas l'oublier, permets-moi de le dire,
A son plus haut dégré c'est pousser le délire.

L'INCONNU.

Blâme-moi, j'y consens; dis ce que tu voudras,
Quand on sent vivement, on ne raisonne pas.

LE MAJOR.

Sais-tu dans quel endroit elle est?

L'INCONNU.

Non, je l'ignore;
Mais bien pis que cela, je sais que je l'adore.

LE MAJOR.

Et tes enfans?

L'INCONNU.

Ils sont chez un vieux paysan
Au village prochain.

LE MAJOR.

Mais dis-moi franchement,
Pourquoi t'es-tu privé de leur chère présence?

L'INCONNU.

De leur mère avec eux la grande ressemblance
Aurait, à mon esprit, chaque jour retracé

Digitized by Google

Le douloureux tableau de mon bonheur passé.
Trois ans sont écoulés depuis que ma tendresse
Ne leur a point offert une seule caresse.
Je ne puis plus souffrir personne autour de moi,
Soit enfant, soit vieillard.

LE MAJOR.

Et pourquoi donc ?

L'INCONNU.

Pourquoi ?
L'un est un scélérat, qui grandit pour le vice,
Et l'autre est un méchant blanchi dans l'injustice.

LE MAJOR.

Avec toi cependant, n'as-tu pas un valet ?

L'INCONNU.

Je ne puis m'en passer, c'est-là mon grand regret.
D'ailleurs le mien, je suis obligé de le dire,
Entre les plus mauvais, n'est pas encore le pire.
Mais dis-moi, mon ami, serais-tu marié ?

LE MAJOR.

Bientôt des plus beaux nœuds je vais être lié.

L'INCONNU.

Ah ! ne vas pas, crois-moi, faire cette folie.

LE MAJOR.

L'hymen, de ses douceurs, embellira ma vie.

L'INCONNU.

Tu l'espères, Valshen !... je l'espérais aussi ;
Erreur !

LE MAJOR.

Tu la verras, Lormer, elle est ici ;
Allons, viens avec moi.

L'INCONNU.

Non.

Digitized by Google

LE MAJOR.

Vaine résistance!
Ma sœur veut t'assurer de sa reconnaissance.

L'INCONNU.

Ne t'ai-je point assez déclaré mes desseins?
Moi, me jeter encore au milieu des humains!

LE MAJOR.

Peut-être as-tu raison; mais dis-moi, je te prie,
Que pensera ma sœur de cette bisarrerie!
Viens avec moi.

L'INCONNU, (*avec fermeté.*)

Non, non.

LE MAJOR.

C'est me désobliger.

L'INCONNU.

A céder à tes vœux rien ne peut m'engager.

LE MAJOR.

Quand même tu pourrais me rendre un bon office.

L'INCONNU.

Ah! s'il faut t'obliger, je suis à ton service.

LE MAJOR.

Pour moi, tu parleras à madame Latour.

L'INCONNU.

Quoi? serait-ce elle?

LE MAJOR.

Oui, oui.

L'INCONNU.

Qui! moi? parler d'amour!

LE MAJOR.

J'avais chargé ma sœur d'essayer auprès d'elle...
Mais mon ami, j'augure encor mieux de ton zèle,
Aux discours sérieux d'un homme comme toi,
Sans peine, j'en suis sûr, elle ajoutera foi.
Elle t'estime.

Digitized by Google

L'INCONNU.

Moi?

LE MAJOR.

Parle-lui, je t'en prie;
Il y va, cher ami, du bonheur de ma vie;
Je t'en ménagerai l'heureuse occasion.

L'INCONNU.

Tu le veux? eh! bien soit... mais à condition
Que je pourrai partir demain sans résistance.

LE MAJOR.

Quoi? je pourrai avoir cette condescendance!

L'INCONNU.

Il le faut.

LE MAJOR.

Dans quels lieux vas-tu porter tes pas?

L'INCONNU.

Aux lieux où des humains ne me connaissent pas.

LE MAJOR.

Avec nous au château tu vas bientôt paraître.

L'INCONNU.

Oui, mais garde-toi bien de me faire connaître.

LE MAJOR.

De ma discrétion tu peux être certain.
Nous viendrons te chercher.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

L'INCONNU, FRANÇOIS, (*peu après.*)

(*l'Inconnu va et vient, son regard est sombre et troublé; enfin François vient, il lui parle.*)

L'INCONNU.

Nous partirons demain.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Je suis tout prêt.

L'INCONNU.

Cherchons un lieu plus solitaire.

FRANÇOIS.

Nulle part avec vous je ne peux me déplaire.

L'INCONNU.

Ce soir tu vas me faire une commission.

FRANÇOIS.

Commandez, et je suis à vos ordres.

L'INCONNU.

C'est bon;
Sur l'heure il faut aller dans le prochain village,
Chez un vieux paysan qui se nomme Lesage;
Il n'est pas tard, tu peux, avant la fin du jour.
En fesant diligence, être ici de retour.

FRANÇOIS.

Vous me verrez bientôt, je puis vous le promettre.

L'INCONNU.

Je vais à cet effet te donner une lettre.
Tu trouveras chez lui mes deux enfans.

FRANÇOIS.

Comment?
Vos deux enfans?

L'INCONNU.

D'où vient ce grand étonnement?

FRANÇOIS.

Vos deux enfans?

L'INCONNU.

Eh! oui, ne peux-tu me comprendre?

FRANÇOIS.

D'aujourd'hui seulement vous daignez me l'apprendre;

Plus

Digitized by Google

Plus de doute pour moi, vous êtes marié !...
Tant mieux.

L'INCONNU.

De ton babil, je suis très-ennuyé.
Pars au plutôt ; faut-il cent fois te le redire ?
(François est près de sortir.)
Hé ! François, tu diras (je ne veux pas écrire)
Qu'on m'amène, ce soir, ici mes deux enfans.

SCÈNE IV.

L'INCONNU, *(seul.)*

Je veux m'accoutumer à leurs yeux caressans.
Avec moi, leur esprit n'aura pas de culture ;
Mais leur cœur ingénu sera sans imposture ;
Ils ne puiseront pas dans la société,
Le germe corrupteur de la perversité.
Ils ne connaîtront point ses perfides usages.
J'aime bien mieux qu'ils soient honnêtes et sauvages,
Que de les voir un jour policés et méchans.
L'austère probité vaut mieux que les talens.
Combien de trahisons cache la politesse !...
Insensé ! l'on a pu m'arracher la promesse
De rentrer un instant dans ce monde trompeur !
C'est moi, moi, qu'on choisit comme un médiateur !
C'est moi, qui vais jouer ce ridicule rôle !
N'importe, à mon ami, j'ai donné ma parole ;
J'ai déja soutenu plus d'une adversité ;
Puissai-je concourir à sa félicité !

Digitized by Google

SCÈNE V.

L'INCONNU, madame VOLMOUR, LE MAJOR, LÉONORE.

(l'Inconnu est sur le devant de la scène, les autres sont dans le fond.)

LE MAJOR.

Le voici ; parlez-lui sur-tout avec prudence.

Madame VOLMOUR.

Si je cherche à le voir, c'est par reconnaissance.

(ils s'avancent vers l'Inconnu.)

L'INCONNU.

Que vois-je ? Léonore !...

(il rentre dans sa cabanne, l'étonnement et l'effroi se peignent par ses gestes.)

LÉONORE, *(poussant un cri.)*

Ah ! mon époux !...

(elle s'évanouit.)

LE MAJOR.

Comment ?

Madame VOLMOUR.

Le voilà donc connu, ce mystère effrayant !

LE MAJOR.

Quoi ! c'est sa femme ?... et c'est ici qu'il la retrouve ?
O ma sœur ! ma sœur !... quels sentimens j'éprouve !...

Madame VOLMOUR.

Secourons-la.

LE MAJOR.

Je vole.

Madame VOLMOUR.

Aide-moi seulement,
Nous allons la mener dans mon appartement.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAJOR, (*seul.*)

D'un heureux avenir, image mensongère !
Je tends les bras vers toi, j'embrasse une chimère !...
Hymen auquel il faut renoncer sans retour !
Lormer est le mari de madame Latour !...
Je ne puis pas m'unir à la femme que j'aime,
Mais, au moins, il me reste une douceur extrême ;
Si je pouvais jamais rapprocher ces époux !...
Ah ! ce serait pour moi le plaisir le plus doux !...
Combien déja mon cœur chérissait Léonore !
Son malheur à mes yeux la rend plus chère encore,
Oui, je sens la tendresse unie à la pitié,
Mais oublions l'amour pour servir l'amitié ;
Puisse tout réussir au gré de mon envie !
Leur rendre le bonheur, c'est embellir ma vie.

SCÈNE II.

LE MAJOR, madame VOLMOUR, LÉONORE.

LÉONORE.

Madame, je vous ai causé bien du souci,
Pardon ; mais pourquoi donc me ramener ici ?

Madame VOLMOUR.

Venez, de votre époux, venez attendrir l'ame.

LÉONORE.

Inutile projet !

LE MAJOR.

Le tems presse, madame.

Digitized by Google

Apprenez que Lormer a formé le dessein
D'abandonner ces lieux, et cela dès demain.

LÉONORE.

Comment? vous paraissez savoir mon aventure?

LE MAJOR.

Oui, madame, à Lormer l'amitié la plus pure,
Je dois vous l'avouer, m'unit depuis long-temps;
Ensemble nous avons servi pendant sept ans;
Aujourd'hui, par hasard, ici je le retrouve:
Il m'a tout raconté.

LÉONORE.

Quelle honte j'éprouve!
Ô madame, à vos bras laissez-moi m'arracher;
Que ne puis-je, à mes yeux, moi-même me cacher!
(elle veut sortir.)

LE MAJOR, *(l'arrêtant.)*

Ah! ne rappellez pas une faute passée,
Par vos pleurs, vos regrets, elle est bien effacée.
Un moment a suffi pour tromper votre cœur,
Mais vous avez assez expié cette erreur.
Je veux près de Lormer prendre votre défense;
Oui, je ramenerai son cœur à l'indulgence;
Avec quelle chaleur je soutiendrai vos droits!
De l'amitié, sans doute, il entendra la voix.
Je saurai le fléchir, j'en suis sûr, quoi qu'il fasse,
Reposez-vous sur moi, vous aurez votre grace;
Je connais mon ami, son cœur est généreux.
Ah! si, pour réussir, je suis assez heureux,
Un jour, en repassant le cours de ma jeunesse,
Cette bonne action charmera ma vieillesse.

LÉONORE.

Non, monsieur, non jamais je n'y consentirai,
L'honneur de mon époux, avant tout, m'est sacré.

Digitized by Google

Jamais de son amour je ne fus si jalouse,
Mais je dois renoncer au nom de son épouse.

LE MAJOR.

Madame, si, lui-même, il veut vous pardonner!

LÉONORE.

Pour toujours à l'opprobre il doit m'abandonner.

LE MAJOR.

Mais il vous aime encor.

LÉONORE.

Il ne faut pas qu'il m'aime,
Il lui faut abjurer cette faiblesse extrême.

LE MAJOR.

Ainsi de votre part je ne lui dirai rien.

LÉONORE.

Pardonnez-moi, monsieur.

LE MAJOR.

Expliquez-vous.

LÉONORE.

Hé bien,
Je reclame de lui, comme grace dernière,
La faveur de le voir, elle me sera chère.
Mais qu'il ne pense pas que mon intention
Soit de toucher son cœur et d'avoir mon pardon;
Non, je ne prétends pas éprouver sa clémence,
Je ne veux qu'à ses pieds avouer mon offense,
Dévoiler à ses yeux le remords que je sens,
Lui demander quel est le sort de mes enfans,
Puis, nous nous quitterons pour toujours.

LE MAJOR.

Ah! madame,
Si la compassion trouve accès dans son ame,
Si l'amitié sur lui conserve son pouvoir,
Lormer ne pourra pas refuser de vous voir.

Digitized by Google

Peut-être dans ces lieux il va bientôt se rendre,
Pour vous servir tous deux je vais tout entreprendre.
Dans un de ces bosquets, de grâce, veuillez bien
Vous tenir à l'écart, pendant cet entretien.
Qu'à l'espoir du succès votre ame s'abandonne,
J'irai bientôt vous joindre.

(*Léonore et madame Volmour sortent.*)

SCÈNE III.

LE MAJOR, (*seul.*)

Il faut qu'il lui pardonne;
Doit-il s'en séparer pour un moment d'erreur?...
Mais s'il va m'alléguer un rigoureux honneur!...
S'il vient à m'objecter qu'un procédé semblable,
Des hommes le rendra le jouet et la fable!...
Que lui répondre alors; il le faut avouer,
Le rôle que j'ai pris est pénible à jouer.
Dans le monde, on affiche une morale austère,
Et le plus dépravé paraît le plus sévère;
Profond raffinement d'un siècle corrompu,
De se livrer au vice, et de parler vertu!
Hé bien, pour vivre heureux dans une paix profonde,
Il faut que pour toujours il renonce à ce monde;
Son cœur, j'en suis certain, n'en murmurera pas,
Pourvu que Léonore accompagne ses pas!
Il la chérit encore; heureuse circonstance,
Dans laquelle je mets toute mon espérance!

SCÈNE IV.

LE MAJOR, FRANÇOIS, (*avec les deux enfans, Charles et Amélie.*)

CHARLES.

Je suis bien las.

Digitized by Google

AMÉLIE.

Et moi, je suis bien lasse aussi.

CHARLES.

Dites-nous, la maison est-elle loin d'ici?

FRANÇOIS.

Non, tout près.

LE MAJOR.

A qui sont ces enfans?

FRANÇOIS.

A mon maître.

LES DEUX ENFANS.

Est-ce papa?

FRANÇOIS.

Bientôt vous le verrez paraître.

LE MAJOR, (*à part.*)

Je conçois un dessein qui doit me réussir.

(*à François qui s'en va.*)

Un mot, ami.

FRANÇOIS.

Monsieur, pourquoi me retenir?

LE MAJOR.

Vous chérissez Lormer?

FRANÇOIS.

Oh! de toute mon ame.

LE MAJOR.

Hé bien, sachez qu'il vient de retrouver sa femme.

FRANÇOIS.

Sa femme? est-il possible? ici? dans ce séjour?

LE MAJOR.

Rien de plus vrai.

FRANÇOIS.

Tant mieux.

LE MAJOR.

C'est madame Latour.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Ah! monsieur le Major, s'il faut que je vous croie,
Vous augmentez encor ma surprise et ma joie.

LE MAJOR.

Mais il veut la quitter.

FRANÇOIS.

Il faut l'en empêcher.

LE MAJOR.

Si, pendant un moment, vous vouliez vous cacher
Avec ces deux enfans...

FRANÇOIS.

Pourquoi?

LE MAJOR.

Je conjecture
Que la chose pourrait prendre une autre tournure.

FRANÇOIS.

Comment donc?

LE MAJOR.

Évitons les discours superflus.

FRANÇOIS.

Mais cependant...

LE MAJOR

Bientôt vous en apprendrez plus.

FRANÇOIS.

Allons, venez, enfans.

SCÈNE V.

LE MAJOR, (*seul.*)

Bien inventé!... courage,
Je conçois de ma ruse un fortuné présage;
Si la mère ne peut adoucir sa rigueur,
Les enfans s'ouvriront le chemin de son cœur.

SCÈNE

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LE MAJOR, L'INCONNU.

L'INCONNU, *(sort de sa cabane avec agitation.)*

Le retard de François m'inquiète et m'agite ;
Il ne vient point.

LE MAJOR.

Permets que je te félicite.

L'INCONNU.

De quoi donc ?

LE MAJOR.

Quel plaisir ton cœur doit éprouver ?

L'INCONNU.

Comment ?

LE MAJOR.

Un sort heureux te la fait retrouver.

L'INCONNU.

Ah ! je comprends, je vois la ruse qu'on emploie ;
Pour m'attendrir, ma femme auprès de moi t'envoie ;
Mais tu feras, Valshen, d'inutiles efforts.

LE MAJOR.

Je ne réclame pas le pardon de ses torts.
Tu te trompes, Lormer, connais mieux Léonore ;
Non, cette femme, ami, qui t'aime, qui t'adore,
Qui ne peut qu'avec toi retrouver le bonheur,
Ne m'a point envoyé pour fléchir ta rigueur.
Elle ne prétend pas que ton cœur lui pardonne ;
Tu dois l'abandonner, ton honneur te l'ordonne ;
voilà ce qu'elle dit.

L'INCONNU.

On ne m'abuse plus.

LE MAJOR.

Lormer,

Digitized by Google

L'INCONNU.

Épargne-toi des discours superflus.

LE MAJOR.

Penses-y bien, ami, cette femme est un ange.

L'INCONNU.

Toi-même, juge un peu comme cela s'arrange ;
Elle sait que j'habite ici depuis six mois.

LE MAJOR.

Mais sans te connaître ; oui, pour la première fois,
Elle t'a vu tantôt.

L'INCONNU.

On veut m'en faire accroire,
C'est inutilement.

LE MAJOR.

Pourrais-tu bien le croire ?

L'INCONNU.

Je crois qu'en refusant d'accepter mon pardon,
Elle veut enchaîner mon indignation ;
Voilà ce qui lui fait avec tant d'artifice,
Étaler à mes yeux une vertu factice.

LE MAJOR.

Je viens de t'écouter avec étonnement ;
Peut-on, jusqu'à ce point, porter l'aveuglement ?
Dans tout autre que toi, je dois ici le dire,
Je n'excuserais pas un semblable délire.
Par la seule raison qu'on t'a trompé souvent,
Faut-il à tout propos te montrer méfiant ?
Le vice, j'en conviens, domine sur la terre,
Mais la vertu, Lormer, est-elle une chimère ?
Va, pour faire cesser ta déplorable erreur,
Que ne peux-tu descendre un moment dans le cœur
De celle que ta bouche injustement accuse ;
Reconnaissant bientôt que ton esprit s'abuse,

Digitized by Google

Je te verrais rougir d'un indigne soupçon.
Ta femme, mon ami, refuse ton pardon,
Je te l'ai déja dit, je te le dis encore,
Mais c'est par un motif qui l'élève et l'honore.
Elle craint qu'oubliant une injuste rigueur,
Tu n'écoutes l'amour aux dépens de l'honneur;
Elle n'étale point une vertu factice;
Sous le poids du remords connaît-on l'artifice?
Un semblable soupçon n'a pu venir qu'à toi.

L'INCONNU.

Quel est donc le dessein qui t'amène vers moi.

LE MAJOR.

C'est comme ton ami que Valshen se présente;
Souffre donc, cher Lormer, que je te représente,
Au nom de l'amitié, pour ton propre intérêt,
Que tu dois renoncer à ton fatal projet.

L'INCONNU.

Vainement tu voudrais justifier ma femme.

LE MAJOR.

Si tu savais quelle est la beauté de son ame.

L'INCONNU.

Rien ne peut l'excuser.

LE MAJOR.

Parle sincèrement,
Lormer? tu la chéris?

L'INCONNU.

Trop, malheureusement.

LE MAJOR.

Tu la chéris?

L'INCONNU.

Eh! oui.

LE MAJOR.

Son repentir sincère,

Digitized by Google

Pour sa faute, devrait te rendre moins sévère.
Avec elle autrefois tout couronnait tes vœux;
Pourquoi ne pas vouloir redevenir heureux?

L'INCONNU.

Infidele une fois, elle peut l'être encore.

LE MAJOR.

Lormer, il n'en est point ainsi de Léonore.
Je n'en disconviens pas; elle a trahi l'honneur;
Mais qu'elle a payé chèr cette funeste erreur!
Depuis trois ans son cœur est en proie aux alarmes,
Depuis trois ans ses yeux sont noyés dans les larmes;
Son front pâle et défait atteste ses remords;
N'en est-ce point assez pour expier ses torts?

L'INCONNU.

Malgré moi, je le veux; j'ai besoin de te croire;
Mais je dois, avant tout, prendre soin de ma gloire;
Et quoiqu'en sa faveur s'appaise mon courroux,
C'en est fait; je ne puis être encor son époux.

LE MAJOR.

Mon ami...

L'INCONNU.

C'est envain, je te demande en grâce,
Pas un mot davantage, ou je quitte la place.

LE MAJOR.

Hé bien, mon cher Lormer, tu m'as vu jusqu'ici,
Remplissant envers toi les devoirs d'un ami,
Employer mes efforts pour émouvoir ton ame;
Je suis en ce moment l'envoyé de ta femme;
Pour la dernière fois, elle voudrait te voir;
Dis, puis-je de ta part confirmer son espoir?

L'INCONNU.

Elle croit, par ses pleurs, ébranler ma constance;
Mais elle n'a conçu qu'une vaine espérance.
Qu'elle vienne....

Digitized by Google

LE MAJOR.

Bientôt tu seras convaincu
Que tes soupçons faisaient injure à sa vertu,
Je vole la chercher sans plus long-temps attendre.

SCÈNE VII.

L'INCONNU, (*seul.*)

Près de moi, dans ces lieux, elle va donc se rendre!
Présence que desire et redoute mon cœur!...
Je vais jouir encor d'un moment de bonheur!...
Avant que d'expirer, je vais la voir encore!...
Bonheur inespéré! revoir ma Léonore!...
Celle que j'aimais tant, celle qui dans ce jour
Est encore l'objet de mon plus tendre amour!
Que ma position est affreuse et cruelle!
Pourquoi ne puis-je pas voler au devant d'elle!
La presser dans mes bras, la serrer sur mon cœur!
Ce cœur qui malgré moi palpite en sa faveur!
Pourquoi ne puis-je pas lui dire, Léonore,
Viens partager le sort de l'homme qui t'adore;
Viens charmer ton amant, consoler ton époux,
Viens pour lui du destin adoucir le courroux...
Mais que dis-je? est-ce à moi que convient ce langage?
Puis-je donc oublier sa honte, et mon outrage?...
Je dois prendre avec elle un ton plein de froideur,
Mais je veux lui parler avec bonté, douceur,
Je sens qu'il le faut... oui... surtout à son approche,
Gardons-nous de laisser échapper un reproche,
Son repentir est vrai, mon esprit soupçonneux
Ne doit plus conserver un doute injurieux;...
Mais si je suis forcé de quitter l'infidèle,
Que du moins mes bienfaits se répandent sur elle!

Digitized by Google

Léonore possède un cœur si bienfaisant!
Il faut qu'elle ait de quoi contenter son penchant.
On vient... c'est-elle!... dieu!.. pourrai-je être insensible?..
Oui, la voix de l'honneur doit me rendre inflexible...

SCÈNE VIII.

L'INCONNU, LÉONORE, madame VOLMOUR, LE MAJOR.

LÉONORE, (*à madame Volmour qui la soutient.*)

J'ai pu commettre un jour, le crime sans effroi,
Je le dois expier... madame, laissez-moi
Le confesser aux pieds de celui qui m'abhorre.

(*Elle s'approche de l'Inconnu qui attend son abord, le visage détourné et sensiblement ému, le Major et madame Volmour restent dans le fond de la scène, et observent l'entretien; vers la fin de la scène, le Major va chercher les deux enfans: il donne Charles à sa sœur qui se place derrière Léonore, et lui derrière son ami avec Amélie.*)

Monsieur le colonel...

L'INCONNU, (*d'une voix douce et tremblante, le visage détourné.*)

Que veux-tu, Léonore?

LÉONORE.

Ah! ce ton de bonté me pénètre le cœur,
Traitez-moi, je vous prie, avec plus de rigueur.
Homme trop délicat!... non, je vous en supplie,
Que votre ame pour moi ne soit point attendrie,
Vous devez me parler avec sévérité
Je ne m'en plaindrai pas, je l'ai bien mérité.

Digitized by Google

L'INCONNU, (*essayant de donner à sa voix plus de fermeté.*)

Hé bien, madame.

LÉONORE.

Hélas! si dans votre colère,
Vous vouliez m'adresser un reproche sévère,
Ce serait envers moi vous montrer généreux.

L'INCONNU.

Mon reproche, madame, est écrit dans mes yeux...
Ces yeux jadis pour vous ne furent point sans charmes,
Voyez, ils sont creusés et flétris par les larmes.

LÉONORE.

Sans doute c'en est trop pour ma confusion,
Mais ce n'est point assez pour ma punition;
Non, vous gardez envain un généreux silence,
Moi, je dois, moi, je veux avouer mon offense.
Croyez, sans cet aveu, qu'il me faut à jamais
Renoncer à l'espoir de recouvrer la paix;
Ah! du moins laissez-moi calmer ma conscience.

L'INCONNU.

Madame, point d'aveu; mon cœur vous en dispense.
Cependant... vous n'avez sans doute pas pensé
Que nous pussions, après tout ce qui s'est passé,
Reprendre des liens...

LÉONORE.

J'ai perdu votre estime,
Je le sais; la vertu ne peut s'unir au crime.
Aussi ne viens-je point ici solliciter
Un pardon que je suis bien loin de mériter.
Dites-moi, voilà tout ce que mon cœur desire,
» Léonore, jamais je ne veux te maudire. »

L'INCONNU.

Je ne te maudis pas. non; Léonore, non;

Digitized by Google

Autrefois ton amour et ton affection
A mon cœur procura plus d'une jouissance ;
Reçois-en de ma part la sincère assurance ;
Je ne te maudis pas... et quand je le voudrais,
Je sens que je ne peux te maudire jamais.

LÉONORE.

Serait-il bien possible ? ô ciel !

L'INCONNU.

Tu peux m'en croire.

LÉONORE.

Redoutant de ternir l'éclat de votre gloire,
Si j'avais l'impudeur de porter votre nom,
J'ai pris, de le changer, la résolution ;
Mais de faire encore plus, je veux avoir la force ;
Cet écrit qui renferme un acte de divorce,
Vous pourrez l'invoquer en présence des loix,
Il atteste mon crime, il vous rend tous vos droits.

(*Elle lui présente un papier en tremblant.*)

L'INCONNU, (*le prend et le déchire.*)

Qu'il soit anéanti pour jamais, Léonore.
Toi, seule dans mon cœur, oui tu règnes encore,
C'est pour toujours.. bien près l'un de l'autre en ces lieux,
Long-temps, sans le savoir, nous fûmes tous les deux.
On m'a souvent parlé de votre bienfaisance,
Aider les malheureux est votre jouissance,
C'est l'effet d'un bon cœur ; cela me fait plaisir...
Il ne faut pas gêner ce vertueux desir.
Vous-même, vous devez ignorer la misère,
L'écrit que vous voyez, vous offre en fonds de terre,
Deux mille écus de rente.

(*Il lui offre un papier.*)

LÉONORE.

Ah ! je dois me nourrir

D'un

Digitized by Google

D'un pain noir, arrosé des pleurs du repentir...
A vous que j'ai trahi, je devrais ma fortune!
Ah! je ne puis souffrir cette idée importune.

L'INCONNU, (*insistant.*)

Et de grace, prenez, prenez, madame.

LÉONORE.

Non,
N'ajoutez point encore à ma confusion,
Épargnez-moi, monsieur...

L'INCONNU, (*à part.*)

Ah! grand dieu! quelle femme
Arracha de mes bras un séducteur infâme!
(*à Léonore.*)
Je ferais, je le vois, des efforts superflus,
Hé bien, madame, il faut respecter vos refus...
Mais à condition, donnez-m'en l'assurance,
Que si vous vous trouvez jamais dans l'indigence,
Vous vous adresserez uniquement à moi;
Je l'exige, à moi seul.

LÉONORE.

Oui, j'en donne ma foi.
Monsieur, je vous en prie... une minute encore...
Daignez, sur un seul point, contenter Léonore;
Par pitié rassurez mes esprits inquiets...
Mes enfans vivent-ils?...

L'INCONNU.

Oui, madame.

LÉONORE.

O souhaits
Que je n'osais former!... pardonnez... Amélie...
Je le présume au moins, doit-être bien grandie...
Et Charle est-il toujours votre portrait vivant?
Toujours comme autrefois aimez-vous cet enfant?

Digitized by Google

Ne me refusez pas la faveur que j'implore,
Homme sensible et bon!... que je les voie encore
Ces enfans si chéris!... laissez-moi la douceur
De les presser encore une fois sur mon cœur,
Qu'ils reçoivent au moins un baiser de leur mère,
Dites, m'accordez-vous cette grâce dernière?...

L'INCONNU

Volontiers, Léonore; ici même, ce soir,
Oui, vous pourrez jouir du plaisir de les voir.

LÉONORE.

Est-il vrai? dieu! combien une aussi chère vue
Adoucira les maux de mon ame éperdue!..

L'INCONNU.

Jusqu'à demain matin gardez-les à loisir,
Alors je les reprends.. et je compte partir.

(*il est sur le point de sortir.*)

LÉONORE, (*l'arrêtant et tombant à ses pieds.*)

Encor un seul baiser sur cette main chérie,
Cette main qui jadis fut à moi...

L'INCONNU.

Je vous prie,
Madame, levez-vous... point d'avilissement...
Adieu...

LÉONORE.

Vous me quittez sans nul ressentiment?

L'INCONNU.

Sans nul ressentiment.

LÉONORE.

Si par hasard encore
Dans un monde meilleur vous voyez Léonore....

L'INCONNU.

Les préjugés n'ont plus d'empire dans ce lieu,

Digitized by Google

Là, je te reprendrai pour ma compagne...

(Leurs mains sont l'une dans l'autre, ils se regardent d'un air douloureux, et disent encore :)

Adieu....

(en se retournant Léonore rencontre Charles, et l'Inconnu, Amélie.)

AMÉLIE.

Papa !

CHARLES.

Chère maman !

(Le père et la mère serrent d'abord leurs enfans sans parler).

L'INCONNU *(s'écrie :)*

La nature l'ordonne,
Sa voix l'emporte enfin... ton époux te pardonne.

(Le Major, madame Volmour se sont rapprochés, ce qui forme un tableau de sentiment.)

Fin du cinquième, et dernier Acte.

Digitized by Google